

ÉDITION POPULAIRE ANARCHISTE

VERSION IMPRIMABLE
PARTAGEABLE
INTERDIT À LA VENTE

Émile Desjardins
illustré de fessiers gentiment martyrisés

DÉLICATES CHRONIQUES DE LA FLAGELLATION

*"Merci madame !"
anonyme (vers 19..?) Domaine public*



DÉLICATES
CHRONIQUES
DE LA
FLAGELLATION

fort malheureusement
toutes les photographies
de ce doux volume sont
anonymes et non
strictement datées



Poupées vivantes

C'est vers 1842 que j'ai vu le jour, dans le domaine d'un riche boyard de l'Ukraine. Ce seigneur possédait en cette contrée d'immenses propriétés et de nombreux serviteurs des deux sexes. Ma mère, à l'époque de ma naissance, remplissait les fonctions de femme de chambre auprès de la boïarine¹.

¹ Du russe "boïarine" (boyard en français) : Noble de haut rang (Larousse).

Les spectacles dont je fus plus tard le témoin quand je ne devais pas y jouer un rôle plus ou moins actif m'ont fait deviner assez vite que mon père véritable devait être un des invités de ses maîtres dont elle avait dû, bon gré mal gré, partager la couche. C'était une politesse obligée envers les visiteurs. Les récalcitrantes — il s'en trouvait peu — étaient fouettées jusqu'au sang, ce qui ne les empêchait pas de payer leur tribut... Presque toutes préféreraient subir l'affront sans la correction sanglante.

À moins que l'auteur de mes jours ne fût l'un des nombreux serviteurs avec lesquels se consolaient quand l'occasion s'en présentait les pauvres filles de service, chair à plaisir, chair à souffrance. Malheur dans ce cas au couple surpris en flagrant délit ! On fouettait les deux complices jusqu'au sang, se servant d'un knout pour l'amoureux, de verges pour la fille. On les châtiait pour les punir d'avoir profané... ce qui n'était réservé qu'aux nobles invités.

Jusqu'à l'âge de huit ans, je ne sus pas trop ce que c'était que le fouet bien appliqué. J'avais cependant été fessée assez souvent avec la main par mes deux maîtresses, la mère et la fille. J'avais gardé un souvenir douloureux, pas trop cuisant toutefois, de ces corrections dont la dernière remontait à trois mois. Mais ce fut quand j'eus attrapé mes huit ans que je commençai à apprécier la valeur des châtiments que je voyais infliger quotidiennement aux grandes filles qui se lamentaient et dont la croupe se démenait furieusement sous les rudes cinglées qu'on leur appliquait. On me donna comme jouet à la jeune barine², alors âgée de dix ans et qui dépassait en férocité son frère plus âgé qu'elle de deux ans. Je me trouvais là avec une vingtaine de filles toutes plus grandes que moi, échelonnées jusqu'à vingt ans, et destinées elle

² Du russe "barine" : seigneur. Dans la Russie tsariste, terme respectueux pour s'adresser à quelqu'un. (Larousse)

aussi à servir de poupées à nos jeunes despotes. Quand la fantaisie leur prenait de s'amuser de nous et de nous fouetter, ils choisissaient une, deux ou plusieurs victimes. Quelquefois, quand ils avaient des amis, toute la bande y passait.

Le jour où j'entrai dans les jouets animés de la jeune barine, comme je lui étais offerte en présent par ses parents pour sa fête, on m'apporta étendue dans une grande corbeille de fleurs, tenant dans ma main droite un martinet de cuir. On me déposa à ses pieds ; je dus m'agenouiller devant ma jeune maîtresse et baiser la pointe de ses souliers, en signe d'humilité, en lui offrant le martinet, épée de Damoclès suspendue... au-dessus de nos croupes.

Pour m'en faire connaître l'usage sans plus tarder et m'en faire apprécier la saveur, elle me fit trousser par une des grandes filles qui étaient à son service et m'appliqua cinq ou six coups vigoureux dont ma peau ressentit cruellement la cuisson. Je commençai donc de suite à apprécier les douceurs du fouet. Ce n'était cependant qu'un prélude indulgent ; je m'en aperçus le lendemain.

Ensuite elle me déshabilla elle-même, voulant connaître la valeur du présent qu'elle venait de recevoir pour sa fête. Elle m'examina sous toutes les faces, me faisant ouvrir la bouche, tirer la langue, mesurant la grosseur de mes bras, la dimension de tous mes membres, parcourant tout mon corps des pieds à la

tête, puis elle me décocha, pour terminer l'examen, deux fortes claques au bas des reins.

Pendant que je me rhabillais, elle obligea une grande fille à se trousser elle-même, lui annonçant qu'elle l'avait choisie pour la donner en exemple à la nouvelle venue ; qu'elle allait la fouetter parce que c'était son plaisir et aussi pour montrer à Mariska (c'était mon nom), comment elle serait traitée à la moindre faute.

La pauvre fille, qui devait approcher de la vingtaine, se mit donc elle-même dans la posture favorable, présentant sa chair nue à son impitoyable petit bourreau. Celle-ci la fouetta, ne ménageant aucun coin, tapant avec un tel appétit, que la patiente ne cessa pas un instant de gémir pendant cette danse de son pauvre derrière malmené. Elle était tout en sang quand la petite barine la laissa.

Je ne pus m'empêcher de me demander comment elle me fouetterait au cas où je me rendrais coupable de quelque faute, si elle traitait aussi cruellement et seulement pour son plaisir un pauvre postérieur innocent. Le lendemain elle me mit à l'épreuve, m'ordonnant d'exécuter des choses que je n'avais jamais faites ni vu faire, n'ayant pas encore assisté à la toilette de mes maîtresses. Je dus l'habiller des pieds à la tête. Je m'en tirai assez bien, sans le moindre heurt, sans le plus léger contact. Elle me donna ses cheveux à démêler. Nous avons l'habitude,

mes compagnes et moi, de nous aider pour cette opération, et je n'y étais pas trop maladroite. Aussi n'eut-elle aucun reproche à m'adresser.

Cependant, quand la toilette fut achevée, elle m'annonça que j'allais être fouettée quand même pour augmenter la dose de ma souplesse et de mon agilité et aussi pour savoir comment je supporterais une fessée plus sévère.

Elle me fit trousser par une des grandes filles de chambre employées à sa toilette et elle m'appliqua vingt-neuf coups de martinet, mais cette fois avec une telle vigueur que je ne cessai de sangloter et de me tordre sous les méchantes lanières qui devaient me déchirer la peau. Les parents de la jeune barine, qui assistaient à la correction, applaudissaient et encourageaient la jeune fouetteuse qui accentua si bien la vigueur des coups qu'elle assénait avec rage que les derniers me firent saigner.

Ma chair était en feu, mais je n'en dus pas moins suivre ma jeune maîtresse partout où il lui plut d'aller. On m'avait mis des compresses d'eau fraîche après m'avoir bassiné les parties meurtries, ce qui ne m'empêcha pas de souffrir affreusement toute la journée.



Étranges cavalcades
Les cavales humaines
Ma première course

Le jeune barine et sa sœur organisaient de temps en temps des cavalcades d'un genre nouveau. L'hiver, cela se passait dans un grand appartement chauffé, couvert d'un épais tapis. L'été, sur une vaste pelouse, sur laquelle on avait tracé des pistes, ombragées tout autour par de grands arbres. Comme toutes les poupées vivantes n'étaient pas de taille à leur servir de monture, outre les grandes filles

qui étaient à leur service, la boïarine leur prêtait les plus vigoureuses de ses filles de chambre.

Les pouliches humaines qui couraient dans l'appartement ou sur la pelouse étaient toutes nues, seulement chaussées de fines bottes rouges. Elles se tenaient debout, le buste incliné en avant, les bras croisés. Le cavalier et l'amazone montaient à cheval en écuyer de cirque. Ils sautaient sur les reins nus de leur monture, à califourchon sur la croupe, les pieds passés dans des étriers suspendus à de larges ceintures

serrées aux flancs de la jument humaine, entourant le cou de leur bras.

Les deux petits monstres chevauchaient l'un après l'autre. Celui qui était à pied stimulait la monture du cavalier à coups de cravache sur la croupe pour l'obliger à courir à toutes jambes. Quand c'était la jeune maîtresse qui maniait la cravache, elle était plus époumonée que la porteuse de son frère quand celle-ci s'arrêtait.

La sœur, à son tour, enfourchait sa cavale. Le frère prenait la cravache et s'en servait pour stimuler la coureuse en lui cinglant vigoureusement le bas des reins. La pouliche bondissait sous la morsure, attrapant, dans sa course en zig-zag, des cinglées par tout le corps. Quand l'une d'elles tombait, ils l'aidaient à se relever en la frappant partout, mais de préférence aux endroits les plus délicats et les plus sensibles. Quand, dans leurs chutes, elles obligeaient involontairement leur cavalier à vider les arçons, ceux-ci ne s'arrêtaient de frapper que quand ils voyaient couler le sang.

L'été, les jeunes barines avaient de temps en temps la visite de jeunes amis des environs. C'était alors des courses en plein air sur la pelouse couverte en cette saison d'une herbe épaisse, des courses d'obstacles dans lesquelles les montures luttèrent de vitesse et d'agilité, toujours, bien entendu, stimulées par les piétons.

Ici, c'était une baguette de tamarin fraîchement cou-

pée, souple et flexible, qui servait à exciter les coureuses en piquant affreusement la partie cinglée. La cravache ne servait que pour les courses d'obstacles. Filles et garçons montaient en jockeys. Les montures étaient chaussées de bottes de couleurs différentes, le corps entièrement nu, les cheveux flottant au vent, comme la crinière d'un cheval arabe. Elles étaient toutes pourvues d'étriers.

La première fois que j'assistai en spectatrice à ces courses, je souhaitai, dans mon for intérieur, de ne jamais devenir assez vigoureuse pour servir de cavale à ces cruels jockeys des deux sexes.

Ils vinrent un jour au nombre de dix, filles et garçons. La course plate commença sur une petite piste gazonnée. Les montures couraient les bras ballants, la crinière dénouée et flottante. Fillettes et garçons étaient en selle, mais les six qui restaient inoccupés attendaient de pied ferme, en dedans de la piste, sur la pelouse, le passage des montures emportant leurs cavaliers.

À chaque passage, la baguette cinglait les coureuses au vol, sur la croupe, sur les cuisses, partout où elle pouvait atteindre, zébrant la peau de raies livides et chaque monture recevait ainsi une demi-douzaine de cinglées à chaque tour de piste.

La première qui tomba, essoufflée, haletant sous son fardeau, resta dans cette posture. Tous les cavaliers

et toutes les amazones vidèrent au même instant les arcs et se précipitèrent sur la malheureuse, la frappant à coups de pieds, avec leurs cravaches, avec les souples badines. La pauvre fille hennissait de douleur, jouait son rôle au naturel.

Les courses alors recommencèrent. Les six enfants qui n'avaient pas encore monté enfourchèrent de nouvelles montures. C'était toujours les flexibles baguettes qui stimulaient les coureuses. La course se termina comme les précédentes. À la première chute, tous les jockeys, à pied et à cheval, vinrent fouetter à tour de bras la pouliche maladroite.

Les courses d'obstacles eurent lieu ensuite sur des coureuses fraîches. Il y avait à la gauche de chaque obstacle, fait d'une haie haute d'un pied, un piéton armé d'une cravache d'amazone. Il attendait que le jockey abordât l'obstacle pour asséner un coup dirigé de haut en bas sur la croupe de la monture et l'aider à franchir la petite haie. À chaque obstacle — on en avait mis six — elle rencontrait ainsi une cravache qui l'aidait à sauter.

Une monture s'abattit sous son cavalier. Il mit pied à terre, l'empoigna par sa longue crinière, la fit ainsi se relever avec une affreuse grimace qu'elle ne put réprimer sous l'empire de la douleur tandis que la fillette, postée près de la haie, aidait à la remettre sur pied en lui décochant, en travers cette fois, cinq ou six coups de cravache qui creusèrent

des sillons rouges sur la peau mise à vif.

Un pareil exercice ne pouvait durer longtemps ; il tomba encore trois cavales qui furent relevées de la même façon et toutes les malheureuses étaient en nage quand les cavaliers mirent pied à terre. Elles durent attendre ainsi la fin des courses qui recommencèrent sur de nouvelles montures, les jockeys changeant de rôle. Les cavaliers devenus piétons prirent place devant les obstacles pour aiguillonner les bêtes. Ils s'acquittèrent de cet office en postillons consciencieux, surtout quand ils avaient à faire se relever une monture tombée.

Quand les courses furent terminées, les coureuses, dont la plupart avaient la peau en sang, eurent la permission de s'envelopper dans des draps apportés tout exprès et de s'en retourner en courant au château. Il est vrai qu'il faisait ce jour-là une chaleur tropicale, ce qui est rare dans ce pays.

Un jour — il y avait six mois que j'étais à son service — la jeune barine eut la fantaisie de mettre ma vigueur à l'épreuve. Elle me fit déshabiller, me harnacha, puis, posant le pied sur l'étrier, elle se mit à califourchon sur mes reins nus : — Hue donc ! Hue Mariska !

Je recevais en même temps un coup sec de cravache asséné par le jeune barine, qui était posté derrière ma croupe. Je fus projetée en avant ; faisant un pas mal-

gré moi, je perdis l'équilibre, m'écroulant entraînée par un fardeau trop lourd pour mes jeunes épaules de huit ans et demi, et je m'étalai de tout mon long.

Elle me releva furieuse, et, après m'avoir appliqué quelques méchants coups de cravache, elle sauta en l'air, retombant avec force, les deux pieds écartés sur ma croupe nue, et elle me trépigna avec rage sous ses semelles de cuir, pétrissant mes chairs pendant cinq minutes. Je sanglotais à perte d'haleine.

Elle m'enleva le harnais pour le mettre à une grosse fille de quinze ans qui n'avait pas encore servi à ce jeu, mais qui était moulée comme on l'est rarement à cet âge. Elle l'enfourcha. Sa cavale l'emporta à travers l'appartement, courant à toutes jambes, comme si elle avait l'habitude de ce genre d'exercice. Elle n'en fut pas moins stimulée par la cravache que maniait le jeune barine qui frappait comme s'il eût eu à cravacher le cuir épais d'une jument.

Ce stimulant ne devait pas être du goût de la croupe qui le recevait, car elle tressautait à chaque cinglée. Quand l'écuyère descendit, la peau de la pauvre fille était pointillée de fines perles rouges.





Correction des serves
Ma mère fouettée
devant mes yeux

En dehors des jouets qu'on leur avait donnés et qu'ils fouettaient quand bon leur semblait, on leur confiait de temps en temps la correction des serves de tout âge, pour qu'ils pussent se faire la main. Les deux méchants enfants s'acquittaient de la mission qu'on leur confiait avec un plaisir évident, le jeune barine surtout. Ses yeux de douze ans luisaient quand il frappait une femme, s'en donnant à cœur

joie, fouettant à tour de bras la croupe confiée à ses soins, sous les yeux de ses bons parents, ravis de voir en leur cher fils d'aussi bonnes dispositions.

Un jour, ce fut la cuisinière, une femme de trente-cinq ans, bien conservée, qui n'avait pas été fouettée depuis quelques années, qu'on lui confia. Elle était coupable d'un grand crime : elle avait laissé tourner une sauce que le jeune barine aimait beaucoup. C'est donc à lui qu'on laissa le soin de la punir.

On nous avait toutes amenées là pour nous montrer

comment le jeune maître fouettait les femmes. Le père, la mère et la jeune barine étaient là aussi, se délectant à voir le jeune garçon préparer lui-même sa victime. Avant de fouetter la délinquante, le jeune barine s'avança, se mit à pincer la peau de la malheureuse, tordant la chair dans ses doigts, aux applaudissements des parents qui riaient de voir les jolis dessins rouges que traçait leur fils bien-aimé sur ce tableau de chair vivante. La victime geignait pitoyablement.

Enfin, il s'arma d'une nagaïka, sorte de martinet fait de cordes tressées de nœuds et s'avança près de la croupe offerte à sa cruauté.

« Et surtout fouette-la bien fort, mon chéri. Ne la ménage pas, dit la mère. Il y a si longtemps qu'elle n'a pas été fouettée, la vilaine gâtesauce, que son gros derrière ne doit pas se souvenir du goût des lanières, mais il a dû devenir si tendre pendant ce trop long repos qu'il les sentira mieux aujourd'hui. » Elle n'avait pas besoin de recommander de frapper fort. Je le vois encore à l'œuvre, le cher fils, avec ses yeux qui flamboyaient comme ceux d'un tigre devant de la chair fraîche. Les cordes retombaient avec un bruit sourd, les nœuds s'enfonçaient, laissant des creux rouges aussitôt refermés.

Les maîtres semblaient s'amuser énormément de ce spectacle, ils encourageaient le jeune héritier par des propos cruels, au milieu des sanglots qu'arrachait la douleur à la fustigée.

Le jeune maître suivait à la lettre les recommandations de ses bons parents. Pendant une longue demi-heure, les courroies voltigèrent sur la croupe, sur les cuisses, partout où elles purent atteindre.

Quand le jeune bourreau jeta l'instrument de torture, tout ce qu'on voyait de chair nue, et il y en avait une belle étendue des genoux aux hanches, était de la couleur d'une langouste cuite ; des rubis sanglants perlaient de tous côtés. Le jeune barine était un peu essoufflé et suait à grosses gouttes.

Le lendemain ce fut sur ma pauvre mère que la jeune barine prit une leçon de fouet. Hélas ! j'en étais la cause involontaire. Ma jeune maîtresse, la veille, m'avait écorché le derrière pour une peccadille.

Je rencontrai ma mère sortant de la lingerie où elle était souvent occupée. Je me jetai à son cou, lui racontant comme on m'avait fait souffrir. Elle voulut se rendre compte de la façon dont on m'avait arrangée et comme il n'y avait personne dans le corridor elle inspecta mes pauvres fesses encore meurtries, me plaignant d'être exposée si jeune à de pareilles tortures. Elle resta trop longtemps à faire cet examen ; ce fut la cause de son malheur. Une surveillante la surprit en train de s'apitoyer sur mon sort. Elle courut la dénoncer à la maîtresse qui ordonna un châtement immédiat. La correction fut confiée à la jeune barine. On m'obligea à assister à la représentation

avec toutes mes compagnes, pour me montrer comment on guérit les mères de leurs pleurnicheries et de leurs faiblesses maternelles.

D'abord je fermais les yeux. Je voulais ne pas voir si j'étais forcée d'entendre. Une gifle qui me cingla la joue gauche me fit ouvrir les yeux en m'arrachant un cri. C'était la boïarine qui, s'apercevant que je fermais les yeux pour ne pas voir fouetter ma mère, m'avait appliqué ce méchant soufflet qui me fit enfler la joue, en me recommandant de ne pas perdre un instant de vue le spectacle qu'on me mettait ainsi sous les yeux, si je ne voulais pas être fouettée à mon tour jusqu'au sang.

Je dus tenir mes regards fixés sur le théâtre du châtement et contempler, spectacle horrible pour une fille, le corps de ma mère abîmé par une cruelle gamine. La joue me cuisait, les larmes qui coulaient de mes yeux obscurcissaient ma vue et je ne voyais qu'indistinctement ce qui se passait devant moi.

Mais si je ne voyais pas, j'entendais les coups assés brutalement sur la peau meurtrie et les cris qu'arrachait la souffrance à la pauvre victime. Ces sanglots mêlés au bruit sinistre des verges, car elle se servait de verges, en contact avec la chair martyrisée, me déchiraient le cœur, car je n'aimais que ma mère au monde et elle me le rendait bien, la pauvre femme quand on ne nous voyait pas. On n'aimait pas ces sensibleries, l'amour filial, l'amour maternel ! Il est

vrai qu'on nous prenait pour moins que des animaux domestiques.

Enfin le brouillard se dissipa. Je vis alors la chair ensanglantée de ma mère. Tout était cramoisi... Que serais-je devenue si on m'avait forcée de faire comme une grande fille qui dut fouetter sa mère elle-même ! Il est vrai qu'elle parut se livrer à cet exercice comme s'il s'était agi d'une étrangère !

Elle fouetta sa mère, cette grande fille de seize ans, avec le plus grand sang-froid, obéissant sans sourciller à l'ordre donné, comptant d'une voix assurée jusqu'à trente-neuf, appliquant les coups de cordes avec une sévérité sans pareille à en juger par les contorsions de la victime et les sanglots qui s'échappaient du gosier maternel. Je souffris peut-être plus de voir une fille aussi dénaturée torturer sa mère sans manifester la plus légère émotion, le plus léger trouble, qu'en voyant fouetter la mienne.

Pendant cinq ans je reçus le fouet pour l'agrément des maîtres et des visiteurs et je le vis donner, partageant cet agréable passe-temps avec mes compagnons de chaîne, car nous étions dans un véritable baignoire. J'eus pendant ce laps de temps l'occasion souvent renouvelée d'assister à des scènes variées de la misérable vie domestique.



Chairs à plaisirs
 Le bain de la boïarine
 La palette
 Pattes d'écrevisse
 La nagaïka
 La fouetteuse fouettée

Ainsi nos supplices quasi quotidiens s'agrémentaient pour les filles déjà grandes de traitements dont on devine la nature. Pour moi, je ne servais encore qu'au plaisir cruel des dames invitées. Léna, une jeune fille de seize ans, une de mes compagnes, me confia sa triste histoire. On l'avait envoyée porter un verre d'eau sucrée à un jeune ba-

rine de dix-sept ans, neveu des maîtres. On lui avait recommandé d'obéir en tout point à ce jeune homme, de se plier à tous ses caprices, de faire toutes ses volontés, sous menaces de l'écorcher vive si elle lui refusait quoi que ce soit. Et Dieu sait si le mauvais drôle se fit faute d'exiger de cette esclave qu'on lui fournissait toutes les complaisances possibles. Après une flagellation dans laquelle il déploya une virtuosité qui témoignait d'une longue pratique, il abusa d'elle sans le moindre ménagement, sans un seul mot tendre, sans une caresse.

J'assistais tous les matins à la toilette de la maîtresse et de la jeune barine, servant de camériste à celle-ci, ainsi que toutes les filles attachées à sa personne. J'étais, comme toutes mes compagnes, absolument nue. La salle était surchauffée, non pour nous bien entendu, mais enfin on ne pouvait y avoir froid. Quant à la raison de cette nudité, on la devine. Les maîtresses étaient rarement satisfaites. Le bain était presque toujours ou trop chaud ou trop froid. La fille qui faisait leur toilette avait la main trop rude ; elle frottait trop fort.

La dame et la jeune barine étaient armées d'une large palette de cuir suspendue à un long manche, avec laquelle elles tapaient sur la chair nue, atteignant partout au hasard, même les endroits les plus sensibles. Souvent le hasard n'était pour rien dans ces piquantes atteintes.

— Qui a préparé le bain aujourd'hui ? disait la boïarine, en tâtant l'eau de sa baignoire.

— C'est moi, répondait celle qui avait accompli cet office. Et la palette l'atteignait au même instant, sur les tendres globes de ses seins.

Cette maudite palette ne cessait de fonctionner tout le temps que durait le bain et la toilette. Les deux baigneuses l'avaient à portée de la main sur une petite planchette. Si les malheureuses cruellement cinglées avaient la fâcheuse inspiration d'obéir à un premier mouvement qui les portait

par un saut involontaire hors des atteintes de la férule, la maîtresse leur donnait ou leur faisait donner sur-le-champ le fouet en règle.

Quand elle fouettait elle-même, elle faisait asseoir sa victime sur le rebord de la baignoire. On y était bien mal assise. Elle se servait de verges pour cette correction.

La première fois que je la vis donner le fouet de cette façon, ce fut à une de ses femmes de chambre ; celle-ci pouvait bien avoir trente ans. Elle avait eu le tort impardonnable de bondir sous un coup de férule qui lui avait entamé la chair. Elle dut venir s'asseoir sur le siège de circonstance. La fouetteuse lui appliqua pour commencer un coup formidable. Elle trempait à chaque coup les verges dans l'eau. Ces baguettes ainsi trempées causent, paraît-il, une souffrance intolérable. La patiente faisait d'incroyables grimaces ; ses gros seins sautaient sur sa poitrine et elle poussait des cris affreux. Elle reçut trente-neuf coups de verges. Sa croupe était en sang.

La maîtresse s'amusait aussi à nous fesser avec sa main mouillée. Cette fessée était très redoutée. Toutes y passaient, les plus grandes comme les plus petites.

Elle fessa ainsi, quinze jours après lui avoir appliqué les verges, la même femme de chambre, coupable cette fois de l'avoir déposée trop brusquement dans le bain. Elle vint s'asseoir en tremblant sur la sellette.

La boïarine ne plongeait pas comme d'habitude ses mains dans l'eau. Je me demandais si elle allait la fustiger à sec. Mais je vis bientôt pourquoi elle n'avait pas mouillé sa main. Elle s'amusa pendant un bon moment à lui pincer la chair, la tordant dans ses doigts, ce qui devait causer à la patiente des tortures indicibles.

Quand elle eut dessiné ce qu'elle appelait des pattes d'écrevisse sur la peau, elle inaugura la fessée avec la main mouillée qu'elle trempait après chaque gifle. Elle lui en distribua ainsi sans compter pendant plus de cinq minutes. La malheureuse ne cessa de se lamenter à voix haute. Les fesses rouges étaient mouchetées par places de mosaïques sanglantes.

Le lendemain, la pourpre des fesses avait disparu, mais les mosaïques étaient devenues bleues. Elles constellèrent la croupe pendant huit jours.

Je suis passée par les deux tortures, et je me souviens encore à l'heure où j'écris ces lignes de l'horrible souffrance que j'endurai. Heureusement qu'elle n'eut pas la fantaisie de dessiner sur moi ses fameuses pattes d'écrevisse.

Quand on se relevait du bord étroit de la baignoire, la marque en restait. Moi qui n'étais pas assez grande pour que mes jambes fussent à terre, je me tenais en équilibre, cramponnée au rebord pour ne pas être projetée en avant par la violence des coups et tout le poids de mon corps portait

sur mes assises. Je souffris toute la journée et le lendemain j'étais courbaturée.

C'était donc sur-le-champ que se réglaient les comptes des coupables, à moins qu'il n'y eût des invités des deux sexes, auquel cas on ne voulait pas les priver, surtout les hommes, d'un spectacle aussi affriolant. On retardait alors la punition qui n'avait lieu que l'après-midi. La séance se donnait dans une salle spécialement réservée à cet effet.

La gouvernante mandée arrivait avec son carnet à la main. Les coupables venaient ensuite, toutes habillées, ce qui formait un curieux contraste avec les filles à ce moment de service et par conséquent nues. Elles se tenaient debout, attendant la lecture de leurs forfaits et leur condamnation. Les pauvres créatures n'étaient en général coupables que de méfaits insignifiants pour lesquels on inventait des châtiments très sévères.

Un exemple entre mille.

— Catya a cassé une assiette en essuyant la vaisselle.

— Vingt-neuf coups de nagaika tout de suite.

Catya fut troussée en un clin d'œil par deux de ses compagnes de chaîne et reçut les vingt-neuf coups de corde à nœuds sur la croupe nue. La maîtresse avait recommandé à l'exécutrice d'aller lentement et de frapper fort pour qu'on pût jouir longtemps du spectacle.

La boïarine semblait haïr tout particulièrement cette belle fille qui recevait le fouet plus souvent qu'à son

tour. Et quand elle vit perler des gouttes de sang sur la pauvre chair torturée qui se remuait sous les morsures des cordes tressées, tandis que la victime, se raidissant de toutes ses forces contre la douleur subissait la torture qu'on lui infligeait sans un sanglot, sans une plainte, sans une larme, la boïarine ne put contenir sa joie féroce et s'écria : « Bien, très bien, fort bien ».

La pauvre Catya ne sortait jamais de ses mains, car il était rare qu'elle ne terminât pas elle-même la flagellation de cette fille, sans avoir les fesses et les cuisses endommagées, mais toujours aussi impassible, sans une larme dans les yeux. On eût juré qu'elle ne sentait rien. Mais sa peau parlait pour elle.

Cette fille ne servait jamais sa maîtresse au bain où les servantes étaient nues mais à la toilette où elles étaient seulement dévêtues en partie. Sa croupe n'était jamais mise en évidence que dans des occasions fâcheuses pour elle et dans la posture la plus humiliante.

J'ai su depuis que la maîtresse était jalouse de la forme parfaite du corps de la jolie serve.

C'était tous les jours la répétition des mêmes scènes avec quelques variantes. Quand la boïarine avait des amies chez elle, comme il y avait plusieurs baignoires dans la salle, elle les invitait à prendre un bain de compagnie et assister à la correction des soi-disant coupables. Toutes ces visiteuses étaient friandes de ce spectacle. Leurs yeux par-

laient clairement ; la maîtresse leur réservait les plus jolies.

Quand elles étaient plongées, essuyées et revêtues d'un peignoir de flanelle, elles venaient, la nagaïka en main, fouetter les grosses croupes des filles de chambre condamnées que leur présentaient troussées

Cependant je dois avouer que, durant mon séjour dans ce baigne, j'ai eu occasion de voir avec plaisir et je dirai même avec un plaisir ravissant partagé par toutes mes compagnes, appliquer le fouet d'une façon très sévère à un postérieur féminin.



leurs compagnes d'infortune. La maîtresse leur recommandait de ne pas les ménager. Elles abusaient de la permission et la plupart de ces dames nous fouettaient comme des marâtres, je l'ai éprouvé plus d'une fois.

Je ne sais et personne n'a su dans le château, le méfait commis par la gouvernante pour mériter la sévère correction qu'on lui infligea publiquement.

Les hommes, sauf de rares exceptions, étaient exclus de la salle où nous recevions nos châtiments, les maîtres et les invités exceptés.

Nous savions qu'on allait fouetter la gouvernante, la méchante femme que toutes les serves soumises à sa férule détestaient cordialement. Et nous nous réjouissions à la douce pensée du supplice qui l'attendait.

La maîtresse la corrigeait toujours en particulier pour ne pas diminuer le prestige attaché à ses fonctions. Elle fut amenée, il vaudrait mieux dire traînée, car elle se débattait furieusement, par deux gaillards qui la hissèrent, toujours révoltée, sur l'estrade où elle-même d'habitude flagellait les coupables. Elle n'y était jamais montée qu'en bourreau, aujourd'hui elle y montait en victime, par force, et c'était bien son tour.

Deux autres serfs, sur un signe de la maîtresse, grimperent sur l'estrade venant prêter main-forte aux deux premiers. À eux quatre, ils eurent tôt fait de la trousseur et de la mettre dans la posture voulue, agenouillée, nue des pieds à la ceinture car on lui avait retiré jusqu'à ses bas.

Nous eûmes alors sous les yeux un bien amusant spectacle. Petrovna, c'était le nom de la gouvernante, était pourvue d'une croupe d'une opulence extrême. Ainsi développée sur un plan incliné dans la posture où on la maintenait, cette croupe offrait un magnifique champ d'opération à la

verge. La boïarine avait fait prendre des verges fraîchement coupées aux bouleaux du jardin et les avait fait lier en un faisceau de redoutable aspect. Il y en avait plusieurs pareils à celui qu'elle tenait en main et cette provision ne disait rien de bon pour la croupe de Petrovna.

La maîtresse s'installa à gauche de la victime et sans crier gare, elle laissa retomber la verge de haut, assénant sur la chair tendue un coup redoutable qui résonna comme si elle avait frappé sur une peau de tambour.

Les coups se succédèrent ensuite sans interruption, de plus en plus violents et les cris de rage de la flagellée augmentèrent à mesure d'intensité. La croupe énorme se mit à entrer en danse. Tous les spectateurs, on pourrait même dire les auditeurs, à cause de la musique des verges qui s'unissait au crescendo des hurlements, prenaient un vif plaisir à voir fouetter, aussi sévèrement qu'ils l'étaient, cette femme si méchante.

La boïarine avait donné cinquante coups de verge sans s'arrêter. Un peu fatiguée, elle jeta le tronçon qui lui restait à la main et descendit de l'estrade. Le boyard monta à son tour, armé lui aussi, d'une longue et forte verge.

La danse de la croupe, un moment interrompue pendant le changement d'acteur, reprit de plus belle sous les coups de verge assénés cette fois avec la vigueur d'un bras d'homme. Les coups pleuvaient dans tous les coins, sur les

hanches, sur les jambes encore non touchées, sur la plante des pieds.

Les hurlements n'avaient pas eu à reprendre, car ils n'avaient pas cessé, même pendant l'entracte, mais on devinait à leur acuité que le maître tapait plus fort que la maîtresse. Quand le boyard descendit à son tour de l'estrade, la gouvernante avait reçu une centaine de coups de verges. Des rubis pointaient sur ses fesses et sur ses cuisses qui en se secouant les semaient à terre.

On la laissa ainsi un grand quart d'heure pendant que les spectateurs mâles et femelles défilaient devant ce tableau vivant. Elle hurlait et se secouait tout le temps sous nos yeux ravis de voir saigner le vilain postérieur de la méchante femme qui ménageait si peu les nôtres.

Elle resta huit jours sans reparaître au milieu de nous. La lectrice de la boïarine la remplaçait dans ses fonctions. Elle était assez impartiale, ne marquant que les fautes punissables, mais elle nous fouettait toujours avec sévérité quand la maîtresse la chargeait de nous corriger. Il est vrai qu'elle était exposée aux mêmes traitements que nous.

C'était la fille de deux artisans pauvres qui lui avaient fait donner une certaine instruction dans l'espoir d'en retirer plus tard un bon revenu en la louant comme lectrice à une famille riche. Ils avaient pris un engagement de trois ans avec la boïarine qui en avait payé la location assez cher en se réservant tous les droits de correction. La chère âme ne

manquait pas, on le pense bien, d'en user et même d'en abuser.



La jeune barine
Les coiffeuses
Un miroir vivant

Quand la gouvernante, guérie de ses meurtrissures, reprit son carnet et sa nagïka, elle se vengea féroce-ment du plaisir que nous avions manifesté en la voyant fustiger aussi sévèrement. Elle n'infligeait que la dose fixée par la maîtresse, mais elle mesurait ses coups de façon à les détacher avec une précision redoutable, atteignant le coin visé, les espaçant pour faire durer le supplice. Quand elle avait appliqué

vingt-neuf coups de cordes avec ce raffinement de cruauté, les croupes les plus dures étaient en sang.

Quand le bain était pris et les corrections infligées, les baigneuses emportaient leur maîtresse dans le cabinet de toilette attendant à la salle. Là, c'était le tour des habilleuses qui portaient un vêtement de circonstance. Nous étions toutes vêtues d'un peplum³ en flanelle uniformément coupé.

³ Dans la Grèce antique, tunique féminine de laine, faite d'un rectangle de tissu enveloppant le corps et dont la partie supérieure est repliée sur le buste. (Larousse)

Ce peplum était disposé de façon que la correction pût être immédiate. Le haut du corsage était ouvert en carré suivant la taille de la porteuse. La gorge s'étalait sur le bord, émergeant toute entière. Le vêtement était fendu par derrière depuis la ceinture, de sorte qu'on n'avait qu'à écarter les pans pour que les fouetteuses eussent le postérieur sous la main de la maîtresse. La lectrice, soumise aux mêmes corrections, portait le même vêtement.

Dès que la jeune barine, que nous avions portée dans sa chambre, était revêtue de sa matinée, ce qui devait marcher rapidement, car elle nous excitait par des taloches, des bourrades à poing fermé, des pincées à vif, elle courait à la chambre de sa mère pressée d'assister à la toilette de la boïarine où elle trouvait à chaque instant l'occasion de satisfaire ses penchants cruels.

Nous allions la rejoindre après avoir endossé la tenue réglementaire et chaussé des feutes. Elle ne nous permettait de passer notre peplum que lorsqu'elle n'avait plus besoin de nos services et nous étions toutes employées à la toilette de la boïarine.

C'était d'abord le tour des coiffeuses. La dame, confortablement assise dans un fauteuil au dossier peu élevé, enveloppée dans un peignoir de satin, livrait sa chevelure de soie dorée aux mains des spécialistes qui avaient fait leur apprentissage aux dépens de leur

croupe chez une modiste de la ville.

Les coiffeuses non plus ne sortaient jamais indemnes de cette séance. Il leur aurait fallu une adresse de fée et encore avec l'adresse, le pouvoir de se rendre invisibles et impalpables pour se soustraire aux effets de la colère stupide de leur maîtresse. Quand le démêloir tirait un peu sur les cheveux de cette mégère, elle prenait la coiffeuse par cette petite mèche qui s'enroule en tire-bouchon à la hauteur de l'oreille, et elle la secouait, la tête allant de droite à gauche à la faire pleurer. Quelquefois c'était par les oreilles qu'elle les prenait, les pinçant dans ses doigts en les secouant. Le plus souvent c'était la pantoufle qui cinglait la joue ou la gorge. Ces deux soufflets d'une semelle de cuir étaient très douloureux.

Une jeune fille, à genoux devant la boïarine, lui servait de psyché vivante, élevant ou inclinant une grande glace ronde qu'elle tenait dans ses mains, les coudes repliés, la présentant au gré de sa maîtresse. Quand les bras fatigués refusaient leur service, la dame l'encourageait par une gifle qui lui faisait enfler la joue ou bien c'était la semelle de la pantoufle qui la souffletait ou qui cinglait les seins à découvert. La joue ou les seins en gardaient la trace marquée en rouge toute la journée.

La pauvre fille était obligée de tenir ainsi la glace tout le temps que les coiffeuses passaient à édifier la chevelure de la maîtresse. Il était

bien rare que la psyché vivante, à moins que ce ne fût une fille vigoureuse, s'en tirât sans recevoir le fouet. La séance de coiffure était toujours très longue, la dame n'était jamais satisfaite et l'on était souvent obligé de remplacer la porteuse de miroir. Alors c'était ordinairement vingt-neuf coups de martinet ou de nagaïka qui attendaient la croupe de la fille trop faible pour rester une heure à genoux.

Une grande fille de chambre très vigoureuse qui n'avait jamais faibli dans ses fonctions de psyché vivante, se moquait des faibles filles qui ne pouvaient pas rester aussi longtemps qu'elle dans cette fatigante posture. Un jour il lui arriva à elle aussi de trouver la séance un peu longue, ses bras faiblissaient, la psyché n'était plus d'aplomb. Paf ! une gifle sonore la renverse.

Elle se relève, présente de nouveau la glace mais ses bras tremblent, la pantoufle vient cingler la joue déjà giflée qui enfle démesurément et la fille qui sanglote est obligée de reprendre ses fonctions. Mais elle a beau faire, elle n'y est plus et la semelle de la pantoufle voltige sur la gorge, cinglant les seins nus qui sont bientôt d'un rouge vif. Les larmes sillonnent ses joues, elle est absolument incapable de rendre le moindre service, on doit lui donner une remplaçante. Mais auparavant on va lui faire payer cher sa faiblesse.

Elle dut s'agenouiller ; on écarta les pans du peplum et

la croupe apparut toute nue. La maîtresse qui n'appliquait ou ne faisait appliquer d'habitude que vingt-neuf ou trente-neuf coups de nagaïka lui donna elle-même sans compter de cinquante à soixante coups de corde.

Elle avait voulu donner une leçon à la grande fille qui se moquait de ses compagnes moins vigoureuses qu'elle et elle la lui donna d'inoubliable façon.

Deux jeunes serves — j'ai souvent rempli cet office — étaient à genoux devant la maîtresse pour lui passer ses bas de soie et lui mettre ensuite ses souliers. Il fallait faire la chose bien délicatement, car au moindre heurt elle vous giflait avec sa terrible pantoufle qui vous faisait cuire la peau pendant des heures.

Elle s'amusait aussi dans ces moments-là à nous bousculer d'un coup de pied qui nous envoyait rouler le derrière en l'air. Elle nous montrait alors du doigt à sa fille, lui recommandant d'aller châtier cette fille de chambre qui osait se montrer dans une posture aussi indécente.

La jeune barine n'avait pas besoin d'une telle invite pour s'offrir un régal de son goût et elle ne manquait pas d'aller appliquer une douzaine de coups de verge secs et durs qui laissaient la peau fumante et une cuisson qui durait plusieurs heures. La maladroite avait alors la permission de se relever, mais elle était obligée de se remettre à sa besogne avec l'enfer au derrière.

Ce jeu-là, quand la maîtresse était de méchante

humeur, se renouvelait cinq ou six fois. C'était alors une véritable fête pour la jeune barine.

En dehors de ces corrections, infligées pour des flagrants délits, la toilette ne s'achevait pas souvent sans que quelque fille de chambre, coupable d'une maladresse qu'elle croyait passée inaperçue, reçût vingt-neuf ou trente-neuf coups de corde sur ses fesses nues des mains de la maîtresse ou de la jeune barine. Elles châtiaient la délinquante au moment de nous congédier.

Plus d'une qui croyait s'en aller indemne parce qu'elle n'avait pas reçu de bourrade pendant la toilette s'entendait appeler par son nom. Cet appel donnait toujours le frisson à celle qu'il désignait. Elle savait ce qu'on lui voulait. Elle devait se trousseur elle-même, tenant les deux pans de son peplum écarté et présenter son derrière nu aux cordes qui lui tannaient la peau, ce qui ne la dispensait pas d'aller comme les autres à sa besogne en sanglotant et le feu au derrière.

Ma mère dirigeait la lingerie, je n'étais donc pas exposée à lui voir donner le fouet comme le jour où on la flagella si cruellement devant moi.



La lectrice

C'était pendant la toilette que la lectrice exerçait ses fonctions. Elle aussi était revêtue d'un peplum fait comme les nôtres. La pauvre fille était corrigée plus souvent qu'à son tour. La maîtresse semblait vouloir se rattraper du prix qu'elle avait payé pour l'avoir à son service. Cependant elle ne l'abîmait pas trop pour qu'elle pût continuer son emploi.

Elle devait lire à genoux sur un tabouret à la portée de la pantoufle de sa maîtresse

qui voltigeait de la joue à la gorge que Véra, c'était le nom de la lectrice, avait fort belle. Aussi la lecture était souvent interrompue par les sanglots qui sortaient de son gosier et par les larmes qui coulaient de ses yeux.

Pour vous donner un échantillon des lubies de sa maîtresse, je veux vous la montrer un jour qu'elle avait ses nerfs. Elle fut cette fois-là d'une injustice révoltante pour la pauvre fille à ses gages.

— Véra, tu bredouilles, je n'entends pas un mot de ce que tu me lis.

On entendait fort bien. La lectrice éleva la voix pour obéir aux ordres de sa maîtresse.

— Là, maintenant tu m'écorches les oreilles avec tes cris. Tiens, sotté bête !

La pantoufle cingla la joue de la lectrice. Celle-ci se mit à sangloter.

— Bon, te voilà devenue muette, maintenant. Allons, reprends ta lecture. Ah ! tu ne veux plus lire ! Eh bien ! tiens attrape !

Et la pantoufle cingla et recingla la gorge rebondie qui sautait et ressautait sous les rudes soufflets que lui appliquait la cruelle maîtresse, s'acharnant à vouloir qu'elle lise. Elle voyait bien que c'était impossible car la pauvre fille sanglotait éperdument.

— Ah ! tu t'obstines à ne pas vouloir lire ! Eh bien ! je te promets que tu vas chanter alors. Mettez-la en tenue vous deux.

Deux vigoureuses filles de chambre conduisirent Véra au milieu de l'appartement ; elles la firent s'incliner et chacune d'elles prit un pan du peplum dans la main.

La boïarine s'avança armée d'un martinet de cuir dont elle se servait presque toujours avec sa lectrice, parce qu'ainsi elle pouvait faire durer plus longtemps la correction sans endommager la peau qu'elle savait lui faire cuire et qu'elle pouvait la fouetter tous les jours si bon lui semblait.

Elle la flagella avec sa sévérité des grands jours, lui appliquant une soixantaine de coups. Les lanières retombaient avec vigueur sur les fesses qui se tordaient sous

la violence des cinglées. La maîtresse l'avait bien dit qu'elle la ferait chanter. La malheureuse poussait un cri strident à chaque coup qui lui froissait la chair.

La flagellation continua avec la même sévérité jusqu'à la fin. Et pour terminer dignement cet injuste châtiment, la maîtresse eut la cruauté incroyable de lui donner plusieurs coups en visant un endroit effroyablement sensible.

La pauvre Véra hurlait.

Elle la renvoya dans sa chambre pour ne pas être incommodée, pendant qu'on achevait sa toilette, par ses cris assourdissants.



Visites intempestives
Flagellation
de trois jeunes pages
Une fessée générale

Deux amies de la boïarine vinrent passer un mois au château. Ce mois fut pour nous un mois de transes, d'inquiétudes et de tourments. Pour la moindre peccadille, on nous fouettait jusqu'au sang. La gouvernante ne se mêlait plus guère de nos corrections. Il y avait assez des trois amies pour nous fouetter.

Elles devaient avoir une véritable passion pour le fouet.

Elles fouettèrent un jour trois jeunes pages de treize à quatorze ans, attachés au service du jeune barine. On fit assister vingt-quatre filles à cette exécution.

Quand nous entrâmes dans la salle du fouet, les jeunes garçons étaient tout nus, agenouillés, les mains attachées derrière le dos. Les trois amies étaient diversement armées ; l'une brandissait une forte verge, l'autre une nagaïka et la boïarine un martinet de douze branches d'un cuir épais.

Les verges inaugurèrent la fête. Le bras qui les maniait asséna dix coups furieux,

espacés, claquant sur les fesses du petit. Chaque coup traçait un sillon rouge et arrachait un cri perçant au page malmené. Au dernier, le sang afflua à la peau.

L'amie, armée de la nagaïka, se porta à la gauche des fesses cramoisies et leur appliqua dix coups de cordes tressées qui devaient torturer cette peau attendrie par les verges pendant que les bouleaux striaient de lignes rouges le postérieur du second, l'obligeant à unir sa chanson à celle du premier.

Puis ce fut le tour du martinet de venir martyriser le premier gamin déjà passé par deux cruelles épreuves. Les lanières retombaient sur un terrain si bien disposé, si malléable, et la fouetteuse les maniait si féroce-ment qu'il se produisit un fait inouï dans les annales du martinet de cuir : dix coups de lanières suffirent pour tirer du sang à ces fesses pourtant si fermes chez les jeunes garçons. Le même phénomène se reproduisit sur les deux autres. Quand la maîtresse arriva au dernier, c'était une cacophonie de cris assourdissants.

Je regardai en ce moment mes compagnes, elles riaient en contemplant ce spectacle plutôt affligeant. Je ne voyais pas ce qu'il pouvait y avoir là de risible, mais le rire me gagna à mon tour. Je ne me doutais pas de ce que ce rire innocent, sans malice, allait me coûter.

Quand les jeunes pages eurent repris leurs vêtements et disparu en sanglotant, la

gouvernante tendit à la maîtresse son carnet sur lequel elle n'avait cessé de prendre des notes pendant la correction des jeunes postérieurs masculins. La boïarine, après avoir parcouru la page écrite, referma le carnet.

— Alors, toutes ?

— Oui, maîtresse, toutes.

— C'est bien, vous pouvez vous retirer. Nous n'avons plus besoin de vos services. Ce « Nous n'avons plus besoin de vos services » semblait ne pas faire le compte des deux amies. Ce diable de carnet, que pouvait-il contenir ? Des corrections à infliger, évidemment. Elles vinrent causer à voix basse avec la maîtresse. Après un court conciliabule, celle-ci se tourna vers nous.

— Vous allez toutes être fouettées, depuis la première jusqu'à la dernière et pas en plaisantant, pour vous apprendre à rire effrontément à la vue des nudités des jeunes garçons, depuis le jeune postérieur de Mariska, pervertie à douze ans, jusqu'à toi, épaisse cuisinière.

Les trois plus jeunes sur l'estrade ! Pour elles, nous userons de ces martinets de cuir. Ce sera assez de vingt coups de ces bonnes lanières. La nagaïka viendra ensuite, trente coups de cordes, ça n'abîme pas trop la peau et ça cuit bien. Puis pour quelques-unes que j'aperçois là-bas et qui ont la peau plus dure, ce sera cinquante bons coups de verges. Il leur faut ça pour qu'elles sentent quelque chose.

Elle fit signe à la cuisinière et à ses deux aides de venir

nous trousseur. J'étais échue en partage à l'une des deux amies.

Elle m'appliqua vingt coups de lanière qui me mirent la chair en feu.

Trois autres nous remplacèrent sur l'estrade. C'était toujours le martinet qui flagellait ces fesses de quinze ans plus fermes que les miennes. Les lanières retombaient à l'unisson. En fermant les yeux, on aurait pu croire qu'on ne fouettait qu'une seule fille si l'on n'avait entendu un trio de gémissements.

Trois autres leur succédèrent. Celles-ci reçurent trente coups de cordes à nœuds appliqués avec le même sang-froid, le même unisson, la même vigueur par les trois fouetteuses qui gardaient un flegme britannique. Par exemple, les grandes filles fouettées gesticulaient furieusement sous les cordes tressées qui leur froissaient la chair, et poussaient des cris déchirants.

Ce fut encore la nagaïka qui fut de la partie pour les trois autres groupes, seulement au dernier qui devait recevoir trente coups de cordes se trouvait Irina, une superbe fille de vingt ans, qu'elle fouettait toujours elle-même, la traitant avec une sévérité incroyable.

— Non ! pas toi ici. Tu monteras avec le dernier groupe. Je te réserve pour la bonne bouche. Ce ne sera pas trop de cinquante coups de verges pour assouplir un postérieur aussi dur que le tien. Tu sais comment je te traite quand je m'en mêle.

Irina se retourna, ses couleuvres roses avaient disparu

sous la pâleur de la colère ou de la crainte. C'était plutôt la colère. Nous avions toutes remarqué qu'elle traitait cette belle fille plus cruellement encore que Catya dont elle jalousait les formes et qu'elle abîmait pour cette raison. La maîtresse fit donc monter à sa place une aide de cuisine qui se troussa elle-même.

Elle se laissa fouetter, immobile, ne bougeant ni pied ni patte, malgré la sévérité de la correction. Ses grosses fesses se remuaient à peine, tandis que celles de ses compagnes se tordaient sous la violence des coups et que les fustigées se lamentaient à haute voix.

Les trois amies prirent des verges. Dans cette première fournée se trouvait Catya. Naturellement elle échut à la maîtresse. Les trois condamnées à cette torture tremblaient en montant les degrés de l'estrade.

L'aide de cuisine qui avait repris sa place les troussa toutes les trois. Les verges voyagèrent pendant cinq longues minutes sur ces chairs tendues, les couvrant d'un tapis rouge au milieu des vociférations des deux voisines de Catya qui restait muette bien que sa croupe fût la plus endommagée des trois.

Enfin la pauvre Irina vint rejoindre la cuisinière et son aide qui se saisirent d'elle pour la mettre en état.

La fouetteuse avait jeté les verges, bien qu'elles fussent encore bonnes. Elle en avait choisi une très longue et très forte, formée d'un lourd faisceau de bouleaux fraîchement coupés. L'aide de

cuisine tenait la pauvre fille tellement penchée que la peau de sa croupe brillait par la tension que lui imprimait cette posture.

La maîtresse, avant de commencer, semblait se repaître de la vue de cette chair si fraîche, si rose, qu'elle allait faire saigner, car elle ne la flagellait jamais sans que du sang couât. Elle brandissait la verge, effleurait l'épiderme de sa victime qui frissonnait dans l'appréhension des coups.

Enfin elle cria « Un ! » en assénant un coup furieux qui creusa un sillon rouge sur les deux globes qui s'écartèrent violemment sous cette rude caresse. La verge retomba, brutale, meurtrissant les chairs, montant et descendant, cinglant les cuisses. Seules ces morsures sur cette peau si tendre lui arrachaient un cri strident en faisant sauter la croupe.

La cruelle boïarine détachait de temps en temps un coup sur des parties plus sensibles. C'était alors un cri de rage que poussait la malheureuse.

Je n'avais d'yeux que pour cette pauvre croupe si cruellement traitée. Je jetai un coup d'œil sur les autres, elles n'étaient pas aussi malmenées, et, cependant celle de la cuisinière était d'une telle envergure et semblait avoir une peau si épaisse qu'elle aurait pu supporter cent coups de verges avant d'être endommagée.

Quand je reportai mes yeux sur le corps d'Irina, des rubis perlaient sur la peau en-

tamée. Les derniers coups, assénés avec rage, entaillaient la chair. La maîtresse semblait ravie de son œuvre, ravie d'entendre la gamme ascendante des cris arrachés à la martyrisée par l'horrible torture qu'elle lui infligeait aussi féroce.

Les victimes furent enfin délivrées et nous eûmes la permission de nous retirer. La séance avait duré deux heures. Les fouetteuses, chose extraordinaire, ne paraissaient pas trop fatiguées. Quelques-unes d'entre nous n'avaient pas été trop maltraitées et pour mon compte je ne sentais pas trop la cuisson, mais Irina dut se faire un bain d'eau tiède pour décoller la toile de sa chemise qui adhérait à ses chairs meurtries.

J'appris le jour même ce qui lui valait la haine implacable et l'excessive sévérité de sa maîtresse. Elle expiait le tort d'avoir subi les faveurs du boyard. Il y en avait cependant bien d'autres qui avaient passé par ses mains et qui n'étaient pas traitées comme la pauvre Irina, bien que la maîtresse fût au courant de leurs relations.

Nous connaissions aussi le motif de notre présence à la correction des jeunes pages. Elles avaient compté sur notre curiosité et sur nos rires pour trouver un prétexte plausible à l'orgie de flagellation qui eut lieu ensuite.



Serfs amoureux
Ivan et Léna
Le supplice
Le pilori

Ivan et Léna continuaient à se voir dans une cachette introuvable pour qui ne la connaissait pas. Leurs relations étaient connues des serviteurs comme toutes celles de ce genre et tenues par tous secrètes.

On n'avait jamais entendu parler d'une délation. Pourtant les deux amants furent surpris une nuit dans une posture non équivoque. On a toujours soupçonné un

serf jaloux de leur bonheur qu'il enviait, de les avoir dénoncés.

Nous assistâmes le lendemain au châtiment des deux complices. Je n'avais jamais vu donner le knout que le bourreau infligeait au coupable devant les serfs réunis. C'est un affreux spectacle. Ici ce ne fut pas le bourreau, mais la boïarine qui fouetta l'homme et le boyard qui donna les verges à la fille après que les deux complices se furent fouettés mutuellement, par ordre des maîtres.

Tout le personnel employé au château assistait à

l'exécution car ce fut une véritable exécution. Les deux coupables étaient complètement nus et paraissaient consternés, connaissant le sort affreux qui les attendait. Les deux amies entouraient la maîtresse confortablement assise dans de moelleux fauteuils. Les jeunes maîtres assis à côté l'un de l'autre avaient les yeux fixés sur le théâtre du châtiment.

Ivan était un beau gaillard de vingt ans, blond comme les blés, et plus d'une serve, chuchotait-on, avait fait l'expérience de son habileté au noble jeu d'amour... Léna qui allait expier si cruellement les secrets plaisirs qu'elle avait pu goûter avec lui, était une fort jolie fille aux cheveux châtain clair, toute potelée, faite à ravir. Ils nous tournaient le dos. Le boyard mit le knout entre les mains de l'amoureuse du bel Ivan.

— Voyons, lui dit-il, comment tu vas traiter ce gaillard qui te vaut d'être sur cette estrade d'ignominie. Si tu le ménages, gare à toi. Allons, voyons si tu t'entends à ce jeu aussi bien qu'à l'autre.

Ivan alla s'agenouiller au milieu de l'estrade, tournant toujours le dos aux assistants. Léna brandissait les nerfs de bœuf à l'extrémité desquels brillaient des paillettes d'acier. Elle cingla le dos de son amant, frappant au milieu des épaules. On entendait faiblement le contact des lanières avec la peau heurtée et la trace des coups rosa à peine la chair. Elle descendit ainsi jusqu'à la croupe qu'elle cingla

avec la même indulgence, puis les cuisses jusqu'aux genoux. Cette jolie fille faisait les plus gracieux mouvements pendant que son bras maniait le knout. Le maître la lorgnait d'un œil complaisant.

Quand elle eut fini son indulgente correction, elle s'agenouilla à son tour au milieu de l'estrade. Ce fut au tour d'Ivan qui se montra moins indulgent et frappa, sinon cruellement, du moins avec une assez grande violence surtout quand, après avoir fouetté les reins, il eut atteint la croupe. Ce champ de bataille parut exciter chez lui une fureur assez singulière. Je n'en ai compris que plus tard la manifestation et ses effets possibles. Mes compagnes, d'ailleurs, ne perdaient, pas plus que les maîtres, une bouchée de ce spectacle répugnant. Léna gémissait pitoyablement. Un moment, projetée à terre, par la violence des coups, elle resta étalée dans une posture fort indécente. Le maître arrêta le fouetteur. Ce ne fut d'ailleurs qu'un répit bien court. De nouveau les deux amoureux durent s'agenouiller et de nouveau le boyard et boïarine vinrent les flageller avec fureur.

La maîtresse frappait comme une sourde, descendant des épaules par le dos qu'elle lacérait avec les paillettes d'acier jusqu'au bas des reins, arrachant chaque fois un cri de détresse au patient. Les lanières avaient marbré toute la chair des épaules aux hanches. Là, elles retombèrent si rudement qu'elles

sillonèrent la peau d'une longue raie livide, pailletée de rubis.

De son côté le boyard cinglait le dos de la jeune fille, le rayant de plaques rouges, descendant ainsi jusqu'à la chute des reins. Les deux victimes hurlaient comme des écorchées, et à bon droit, je suppose.

Ces deux mégères n'avaient pas seulement goûté le spectacle au point de vue du châtement infligé et du lamentable état dans lequel on avait laissé les victimes. La nudité d'Ivan les avait induites en une parfaite extase. Ces femmes, aussi cruelles qu'ignoblement li-



Tout le monde paraissait navré. Cette orgie de cruauté n'enchantait que les deux bourreaux et les deux amies flagellatrices.

bertines, eurent le courage d'aller le soir même trouver dans son lit le malheureux serf encore tout saignant, enveloppé de bandelettes et souffrant mille morts au moindre mouvement. Il dut, sous peine de se voir infliger plus tard des tortures

encore plus grandes, satisfaire à leurs caprices.

J'ai su par Léna que la boïarine avait eu, un peu plus tard, la même tentation et qu'Ivan lui avait démontré, sur sa demande, à maintes reprises, que chair d'esclave vaut chair de maître.

Mina et Rita, deux de mes compagnes qui couchaient ensemble (nous couchions ainsi deux par deux) furent surprises une nuit par la gouvernante qui leur en voulait tout particulièrement, je n'ai jamais su pourquoi. Leur crime était, paraît-il, à peu près semblable à celui de Léna et d'Ivan. Du reste, le souci de la morale n'était pour rien dans la fureur de la gouvernante et dans le châtement qui leur fut infligé par les maîtres. Toutes les occasions étaient bonnes pour fouetter et faire souffrir. Cette fois, nous assistâmes à une scène particulièrement cruelle.

On nous introduisit vers deux heures dans la salle du fouet. Toutes les filles susceptibles d'être fouettées étaient présentes. Le pilori était, comme la scène d'un théâtre, derrière un rideau qui se levait à un signal donné.

Ce jour-là, nous attendîmes plus longtemps que de coutume. Il y avait au château des invités qui avaient dû faire plusieurs lieues pour assister à une fête qui se donnait le soir. Ils furent naturellement enchantés du supplément que le hasard leur offrait, car c'est un vrai régal pour les friands du

fouet que ce tableau vivant qui change d'aspect à chaque tour que fait le pilori.

d'une petite plaque tournante scellée au plafond, comme deux anneaux de gymnase, les soutiennent



On attendit que ces gens fussent confortablement assis dans des fauteuils moelleux pour commencer. Dès que le signal fut donné, la toile monta et l'on vit sur l'estrade les deux filles de chambre toutes nues, les cheveux tordus et ramassés en un épais chignon, seins contre seins, les jambes liées ensemble, les bras attachés par les poignets. Des anneaux de cuir, glissés sous les aisselles, attachés à des cordes qui descendent

pour les empêcher de tomber, mais non de se balancer.

À gauche, en dehors de la plaque tournante, à la portée des corps nus, le jeune barine est armé d'un martinet d'un aspect formidable, fait de quinze lanières larges et épaisses qui doivent assommer les chairs qu'elles flagellent.

Le jeune bourreau brandit le martinet, la plaque se met aussitôt à tourner ; les quinze longes de cuir re-

tombent, cinglant les blanches épaules de Mina comme si c'eût été l'une de nous. On entendit le froissement des chairs assommées. Rita apparut à son tour, les lanières s'abattirent avec fracas sur le dos qui passait.

Lorsque Mina parut, elle avait une large plaque livide entre les deux épaules. Les lanières la cinglèrent en dessous amenant le sang à fleur de peau. Les deux dos passèrent et repassèrent ; à chaque tour la ligne rouge descendait plus bas et cependant les deux patientes, malgré la torture inséparable d'une flagellation aussi sévère, avec un instrument de supplice de ce calibre, n'avaient pas poussé un seul cri.

Quand la ligne de démarcation fut bien tranchée au bas des reins, le jeune barine se pencha et appliqua un coup formidable sur le bombement des fesses, à la naissance des cuisses, là où la peau est si tendre. La jeune fille, pincée au vif, poussa un cri strident ; sa croupe se souleva, frémissante.

Le jeune maître semblait se venger d'un affront. Parbleu, il était jaloux de l'amie et il fouettait sa maîtresse en amant jaloux. Il n'épargnait pas davantage l'amie, car elle poussa un cri de détresse quand les lanières vinrent la cingler au même endroit.

Il descendit ainsi, flagellant les cuisses, puis les jambes, ne s'arrêtant qu'aux talons. Tout le corps, à l'exception des fesses qui avaient gardé leur neige immaculée, était cardinalisé.

Les invités applaudirent. Ça faisait un drôle d'effet que ces deux corps vêtus de pourpre, avec une lune d'argent suspendue dans le milieu, qui passaient et repassaient sous nos yeux. Il leur laissa faire quelques tours ainsi, comme s'il se reposait avant de reprendre les verges.

Le jeune barine avait choisi un faisceau de verges très lourd qu'il brandissait depuis un moment, effleurant les fesses quand elles passaient à sa portée. On les voyait frissonner au sifflement menaçant que faisait cette verge en fendant l'air. Enfin, elle s'abattit. Ce fut Mina qui reçut la première cinglée. La violence du coup repoussa la croupe en avant. On eût dit que le corps, ployé, allait se rompre. Quand la croupe de Rita s'offrit à la verge levée, elle se présenta, soulevée par la pression qu'exerçait Mina et elle reçut la cinglée sur ses chairs tendues à éclater.

Mina repassa dans la même posture cambrée : les verges la fouaillèrent au même endroit, ce qui la fit se redresser.

Le jeune barine semblait se complaire à la torture qu'il infligeait aux deux pauvres filles. Elles ne cessaient de pousser des cris de détresse à chaque coup qui leur meurtrissait les chairs. Elles se secouaient, se tordaient sous les affreuses piqûres.

Les spectateurs applaudissaient à ce jeu cruel, car les fesses empourprées se couvraient de perles rouges qui dégouttaient sur les cuisses aux derniers coups plus

cruellement cinglés que les autres. Puis il les cingla avec intention dans un endroit secret. Ce coup traître leur arracha à toutes les deux de véritables cris de damnées. Les spectateurs et surtout les dames applaudirent de plus belle, ce qui encouragea ce jeune criminel à récidiver.

Quand la séance fut terminée, on nous fit défiler devant le tableau vivant qui passait et repassait devant nos yeux. Les deux victimes geignaient pitoyablement ; elles avaient le feu par tout le corps. Les fesses plus maltraitées ressemblaient à deux soleils couchants constellés de taches rouges.

Le jeune barine, seul de la société qui avait assisté à la séance, était resté là, se délectant à la vue des corps nus qu'il avait si bien accommodés.

La plaque tourna ainsi pendant un bon quart d'heure. Lorsqu'on les détacha, elles gémissaient encore à fendre l'âme. On les conduisit dans leur chambre.

Le jeune barine les y suivit et poussa le verrou. Que se passa-t-il entre ces trois personnes, entre le bourreau et ses victimes ? On ne le sut pas tout de suite, mais le jeune maître ne sortit de là que deux heures après.

Les deux amies eurent des soins dont, à l'ordinaire, on n'était nullement prodigue. Au lieu de les séparer, comme on en avait l'intention, on les mit ensemble dans une chambre séparée. Elles furent dispensées de toute besogne

pendant huit jours jusqu'à complète guérison.

C'est par Rita que je sus ce qui s'était passé entre le jeune barine et les amies. Sans leur octroyer une seconde pour se panser de suite et goûter quelque repos, il les avait obligées à des caresses dont les complications lui avaient été suggérées par la scène de sadisme dont il venait d'être le héros.





Chez la modiste de Moscou
Apprentissage
à coups de verges
Les clientes fouetteuses

La boïarine décida qu'on me mettrait en apprentissage chez une modiste de Moscou, Madame K..., pour y apprendre la confection des vêtements de femme. Ma nouvelle maîtresse avait tous les droits sur moi. On lui avait recommandé de ne me ménager en aucune façon et de me faire entrer le métier dans la tête à coups de verges sur le derrière. C'était, lui avait-on dit, le

seul moyen de m'encourager à bien faire.

Je n'étais pas fâchée de m'éloigner pendant deux ans de cette maison où j'avais déjà tant souffert, espérant que je ne serais pas aussi exposée à la découverte incessante de mon postérieur. Je me trompais fort et j'eus à subir des corrections à tout bout de champ.

Nous étions là une trentaine d'ouvrières et d'apprenties, toutes susceptibles de recevoir le fouet. Quelques-unes étaient comme moi de jeunes serves envoyées là par leurs maîtres, pour y faire leur apprentissage.

D'autres étaient des filles de moujiks louées par leurs parents comme ouvrières gagées dont le travail leur procurait des bénéfices. Il y avait des orphelines louées également par des parents éloignés qui s'en débarrassaient ainsi. Il y en avait une qui avait passé une partie de sa jeunesse dans un orphelinat de la ville.

Madame K... était une femme de trente-cinq ans, une brune à la peau très blanche, avec une abondante chevelure châtain foncé, des joues pleines, deux grands yeux noirs qui brillaient sous d'épais sourcils ; un soupçon de moustache estompait sa lèvre supérieure qui était comme sa jumelle un peu épaisse et d'un beau rouge sensuel. Elle avait une taille au-dessus de la moyenne, un corsage riche de promesses qu'il savait amplement tenir, des hanches saillantes et sous la cambrure des reins de robustes assises qui eussent fait délirer un flagellant. Cette jeune femme appétissante, avec tous ces reliefs, ne devait pas chômer d'adorateurs.

Madame K... habillait la plus élégante et la plus riche clientèle de Moscou et des châteaux environnants. Elle présidait à nos travaux et ne laissait à personne le soin de nous surveiller. Quand elle s'absentait, ce qui lui arrivait assez souvent, elle confiait la surveillance à la sous-maîtresse.

Elle passait plusieurs fois par jour dans les rangs, prenant sur sa table à ouvrage où elle était en permanence, la nagaïka qu'elle ne dépo-

sait presque jamais sans en avoir usé.

Le jour de mon entrée dans l'atelier, à la première promenade qu'elle fit, elle prit un corsage des mains d'une grosse rougeaude de vingt-quatre ans, la fille d'un moujik. La pâleur envahissait les joues de la pauvre fille quand la maîtresse lui prit l'ouvrage des mains.

— Tu ne sauras donc jamais faire que des points longs d'une aune, je vois que pour faire entrer le métier dans ta tête il faut que je m'y prenne par l'autre bout. Al-lons, hop ! en position !

La pauvre fille dut se trousse-r elle-même. Elle avait le derrière aussi rouge que sa figure. La maîtresse lui appliqua six coups de cordes de toute la force de son bras. L'ouvrière dut se remettre à l'ouvrage, des larmes pleins les yeux.

— Découds-moi ça et recommence. Si tu me fais encore des points aussi longs, tu sais ce qui te pend au derrière.

Elle repassa une heure après. La pauvre fille qui avait la vue trouble à force d'avoir pleuré, n'avait pu avancer beaucoup son ouvrage.

— C'est tout ce que tu as fait dans une heure ? Si tu te figures que je te paie à tes parents pour faire la faïnéante, tu te trompes. Je vais d'abord m'indemniser sur tes fesses et ce soir tu me feras quatre heures de travail supplémentaire.

Cette fois, elle lui épingla les dessous aux épaules, la fit s'agenouiller devant sa chaise de travail et lui appliqua six nouveaux coups

de cordes qui lui empourprèrent les fesses. Elle la laissa ainsi sanglotant, en face de nos yeux braqués sur son indécence, l'obligeant à continuer son ouvrage à genoux pendant deux heures. La pauvre croupe ne cessa de s'agiter tant que dura cette aggravation de supplice.

Dans cette journée, elle en fouetta deux autres, une apprentie de treize ans, serve comme moi, et une ouvrière de vingt ans qui avaient élevé la voix pendant son inspection. Elle corrigeait toujours sur-le-champ le manque d'attention aux observations qu'elle adressait à l'ouvrière réprimandée. Elle appliqua à chacune, à la plus jeune comme à la plus grande, six coups de cordes qui leur rougirent les fesses. Elles en eurent pour dix minutes à se consoler.

Le lendemain j'eus l'occasion de faire connaissance avec la nagaïka de la modiste. Elle m'avait envoyée faire une commission dans un magasin du voisinage, en me recommandant de me dépêcher, si je ne voulais pas tâter de ceci... et elle me montra l'instrument de torture qui s'étalait sur la table à ouvrage.

Comme je ne connaissais pas la rue, je dus m'informer. Je trouvai assez vite la maison et une fois servie, je revins en courant, comptant bien avoir évité par mon zèle la correction promise en cas de retard. Mais madame me dit :

— Qu'as-tu donc fait ? Tu t'es amusée à regarder aux vitrines. Je vais t'appren-

dre à lambiner quand on t'envoie en course.

Je regardai la maîtresse s'avancer, la nagaïka en main, surprise qu'elle m'eût parlé ainsi quand elle pouvait voir à la palpitation de ma petite gorge naissante que j'avais dû me hâter. Elle me troussa lestement et trouva mon corps en moiteur, indice certain que j'avais dû courir.

— Parbleu, dit-elle, si tu t'es tant dépêchée, c'est que tu avais besoin de rattraper le temps perdu.

Et la nagaïka retomba sur ma chair en sueur, ce qui rendit les cinglées plus cuisantes. Elle m'en appliqua comme cela une douzaine qui me mirent le feu à la peau, au milieu des éclats de rire des ouvrières enchantées de voir fouetter sévèrement des fesses neuves qu'elles voyaient pour la première fois à découvert. Je n'avais rien dit, mais je pleurais comme une Madeleine quand elle rabattit mes jupes. Je dus malgré cela me remettre au travail.

Étant la dernière venue, on me chargeait de toutes les menues besognes, de toutes les courses dans les environs et j'étais le souffredouleur de l'atelier. J'avais beau m'escrimer à faire de mon mieux, je n'avais jamais assez bien fait. Si j'allais faire une commission, je n'étais jamais revenue assez tôt. Si quelque ouvrière égarait un objet, c'était moi qui l'avais perdu.

Quand je rentrais d'une course, eussè-je volé en quelque sorte pour revenir plus vite, on me troussait et

on me fessait sous prétexte de retard. On ne retrouvait pas l'objet égaré, on me troussait et on me fessait. Enfin j'avais beau faire, j'étais toujours troussée et toujours fessée et malgré le feu qui me cuisait le derrière, j'étais obligée de reprendre l'aiguille avec la sensation d'être assise sur un brasier.

Madame se servait de la main pour y revenir plus souvent. Ces vexations incessantes durèrent six mois jusqu'à ce qu'une nouvelle apprentie vînt prendre ma place.

Le troisième jour de mon arrivée, la modiste fut appelée au salon d'essayage par une de ses riches clientes, nous laissant sous la surveillance de la sous-maîtresse, une jeune femme de trente ans, aux cheveux châtain clair, avec des yeux bleus très doux. Elle était aux gages de la modiste depuis deux ans et soumise à la même discipline que nous. Elle nous était assez indulgente et nous laissait parler librement en l'absence de la maîtresse qui ne revenait pas toujours bien vite.

Elle revint cependant cette fois assez tôt pour rappeler une petite boulotte de seize ans. À l'appel de son nom, la jeune fille rougit, pâlit, verdit, passa en quelques instants par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel. Elle devait se douter de ce qui l'attendait. Moi je me posais la question sans pouvoir la résoudre. Les conversations qui avaient cessé à l'entrée de la maîtresse, ne reprirent pas. Les ou-

vrières se taisaient comme prêtant l'oreille à quelque bruit que je ne percevais pas.

Pendant que je me demandais le pourquoi de ce silence subit, des plaintes s'élevèrent du cabinet voisin dont nous n'étions séparées que par une mince cloison. Puis aux plaintes, succédèrent des cris tels qu'en poussent les filles fouettées sévèrement. Ces cris arrivaient de plus en plus distincts, augmentant d'intensité comme si la fessée s'accroissait. Les plaintes et les cris durèrent dix minutes, puis tout cessa. Les ouvrières et les apprenties semblaient au courant de ce qui s'était passé.

La jeune boulotte reparut bientôt, ramenée par la maîtresse, les yeux rouges, les joues sillonnées par les larmes. J'étais fort intriguée par ce qui s'était passé dans le cabinet voisin. La maîtresse, je l'avais bien vu la veille et l'avant-veille, et ce matin encore, fouettait les délinquantes sur le moment même. Mais à celle-ci, elle ne lui avait adressé aucun reproche, et cependant elle venait de la fouetter sinon sous nos yeux du moins à la portée de nos oreilles. Dès que nous eûmes quelques instants de liberté, je m'avisai de l'interroger.

— Il t'en arrivera autant à toi, me dit-elle, quand tu seras à même de travailler pour les grandes dames. Pour un point plus long que l'autre, pour un pli défectueux, sans même prendre la peine de donner une explication, se prétendant mécontentes, elles viennent se plaindre à

la patronne qui, si elle est hautaine et arrogante avec nous, est d'une humilité de serve pour ses clientes riches et titrées. Elle ne leur refuse jamais la satisfaction qu'elles réclament, qu'elle leur donne et qu'elles prennent le plus souvent sur nos fesses. Mais tu la verras à l'œuvre, car il y a des dames qui viennent dans l'atelier se faire désigner les coupables.

La semaine dernière, ce fut la comtesse de Sha... qui vint se plaindre que le corsage qu'on lui avait livré la veille avait été mal défaufilé, qu'elle avait été obligée de faire terminer cet ouvrage par sa femme de chambre. Moi qui avais fait ce travail, je savais bien qu'il n'y avait pas un mot de vrai dans ses affirmations et Madame qui l'avait examiné sur toutes les coutures le savait aussi bien que moi. Cela ne l'empêcha pas de me conduire dans le cabinet voisin en disant à la comtesse qui est une femme de trente ans environ :

— Madame la Comtesse, voici la coupable. Je vais la fouetter devant vous, à moins que vous ne préfériez la châtier vous-même.

— Je veux bien, répondit la dame en roulant des yeux qui me donnèrent la chair de poule, la punir moi-même. Elle se souviendra mieux, quand elle aura un travail à achever pour moi, de la main qui l'aura fouettée comme il faut.

La patronne me troussa, me tenant penchée en avant. Ah ! j'eus vite apprécié la sévérité de la dame. Elle me fouettait avec la nagaïka de

vingt-cinq cordes qui m'enveloppaient les fesses, froissant la peau à chaque coup asséné avec fureur. D'abord je me mis à gémir, puis sous l'affreuse cuisson je ne pus retenir des cris déchirants qui ont terrifié mes compagnes, se doutant bien que ce n'était pas pour rien que je hurlais ainsi. On nous corrige dans le cabinet voisin de l'atelier pour que les ouvrières et les apprenties sachent quel traitement on inflige à celles qui ont le malheur de commettre un oubli quelconque dans leur travail.

Quand mes fesses tuméfiées ne purent plus en supporter davantage, les cordes vinrent me cingler les cuisses, ce qui me fit pousser des cris de rage. Elle me fouetta ainsi pendant un long quart d'heure. J'avais le feu partout et je criais comme une écorchée.

Madame me conduisit ensuite dans un appartement isolé où les ouvrières traitées comme je venais de l'être ne pouvaient importuner leurs compagnes de dortoir et où j'ai gémi jusqu'au matin.

Le lendemain, j'eus l'occasion de voir la modiste dans un indicible effarement. Monsieur le Duc de R... fut introduit dans l'atelier. C'était un homme d'une cinquantaine d'années, à la barbe grisonnante, qui venait se plaindre de la part de Madame la Duchesse d'un corsage mal ajusté dont les coutures avaient craqué. La vérité, c'est que la dame, d'un embonpoint ridicule, voulait faire sa sylphide. La

patronne s'inclina jusqu'à terre.

— Monsieur le Duc, voici la coupable, dit-elle en désignant au hasard une grande fille brune qui avait bien vingt ans. Nous allons la fouetter sévèrement pour lui apprendre à coudre plus solidement une autre fois. Si vous voulez bien nous suivre, Monsieur le Duc, vous verrez comme je corrige les ouvrières qui mécontentent mes clientes.

Le Duc fit un signe de tête et la modiste emmena l'ouvrière prise au hasard, qui se demandait pourquoi elle allait payer pour la coupable. Presque aussitôt nous entendîmes des sanglots derrière la cloison, puis des cris pendant cinq minutes.

Quand les cris eurent cessé, mais non les sanglots nous entendîmes un bruit confus de voix, pendant dix longues minutes. Puis plus rien.

La patronne ramena la fouettée, qui avait deux ruisseaux de larmes sur les joues. Elle l'avait gardée dix minutes, troussée, les fesses nues et rouges devant le Duc, pendant qu'ils conversaient, lui la complimentant sur la façon magistrale dont elle corrigeait les ouvrières fautives.

Il voulut même s'assurer par le toucher des effets de la flagellation, et la jeune fille eut à souffrir ses libidineux attouchements.

Il venait des dames se plaindre presque tous les jours, quelquefois avec leur mari, la plupart du temps sans motif plausible. Elles savaient que la patronne ne

leur refusait jamais la satisfaction qu'elles réclamaient, leur offrant toujours au contraire de la prendre elles-mêmes sur les fesses des délinquantes.

C'était presque tous les jours qu'on entendait les plaintes, les sanglots, les cris que poussaient les malheureuses.

Quand j'eus quatorze ans, j'étais déjà assez formée, presque une petite femme. Madame m'envoya porter une caisse chez la marquise de L... avec Nadine, une belle fille de vingt ans, blonde comme les blés mûrs. C'était cette orpheline qui avait passé une misérable jeunesse jusqu'à l'âge de quinze ans dans un orphelinat de Moscou.

Nous fûmes reçues par un jeune groom de quatorze ans, très déluré, qui me prit le menton, et caressa ma gorge naissante, n'osant sans doute pas prendre les mêmes libertés avec Nadine. Il prit la caisse et la porta dans la chambre à coucher de sa maîtresse. Nous nous en retournâmes sans nous amuser, la patronne put le constater, car elle était dans l'atelier quand nous rentrâmes.

Il n'est donc pas possible de dépeindre notre surprise quand nous vîmes entrer sans frapper dans l'atelier la marquise de L..., qui s'annonça à haute voix. C'était une femme toute jeune, paraissant vingt-cinq ans à peine. Elle venait se plaindre à la modiste du retard qu'avaient mis à lui livrer la caisse les deux ouvrières qu'elle en avait chargées.

— Madame la Marquise, je suis vraiment confuse, dit-elle en nous désignant, du retard que ces deux polissonnes ont mis à vous faire la livraison. Mais nous allons, si vous le voulez bien, Madame la Marquise, les châtier comme il faut de leur négligence impardonnable.

— Si je le veux ! Eh ! oui, je le veux, dit-elle, l'œil flamboyant, il faut leur apprendre à trotter à ces serves-là quand elles vont faire une livraison chez une noble dame. Je me charge de la grande blonde qui doit être la plus coupable.

Nadine ne put s'empêcher de faire une petite grimace avec son nez qui parlait toujours. La Marquise vit cette grimace, elle regarda la pauvre fille d'un air féroce qui semblait lui promettre de lui faire payer cher cette grimace involontaire. Je ne croyais pas avoir si bien deviné.

La patronne nous entraîna dans le cabinet tant redouté de celles qui y avaient déjà passé, suivie de la plaignante. C'était la première fois que j'y étais conduite et cela pour une faute imaginaire. Madame troussa Nadine et présenta à la Marquise les fesses nues de la jeune fille, qui saillaient très rebondies, veloutées et d'un rose tendre.

À la première envolée, les cordes retombèrent avec un bruit sec sur la peau tendue. Je devinai, à la façon dont la Marquise maniait la nagaïka, que celles qui passaient par ses mains ne devaient pas en sortir sans quelque égratignure.

Elle appliquait des coups espacés, brandissant les cordes, leur faisant faire deux ou trois tours dans l'espace pour les envoyer avec plus de force. Les nœuds s'enfonçaient dans les chairs, laissant des marques rouges, les fesses semblaient grimacer affreusement sous ces terribles cinglées et Nadine, qui pourtant était très endurante, ne cessa de sangloter et de pousser des cris déchirants, arrachés par la torture que la marquise lui infligeait avec le plus grand sang-froid et un air de parfait contentement.

Ce supplice dura dix minutes. La fouetteuse n'avait pas appliqué plus de cinquante coups de cordes, mais elle l'avait fait avec une telle habileté, guidée par la férocité qu'on lisait sur son visage, que les pauvres fesses rondes étaient entamées en plusieurs endroits et la pauvre fille geignait toujours. L'aspect lamentable de ce beau postérieur tout à l'heure luisant comme du velours de soie était vraiment pitoyable ainsi détérioré et la fouetteuse se délectait visiblement à cet affligeant spectacle.

Je craignais que ce bras redoutable n'entreprît la danse de mes fesses. Je vis cette cruelle femme s'asseoir dans un fauteuil savourant des yeux les dessins qu'elle venait de buriner sur la chair palpitante. Le tableau vivant resta exposé pendant que madame me troussait et m'appliquait trente coups de cordes qui me firent chanter tout le

temps et jouer des fesses bien malgré moi.

Je croyais que c'était fini ainsi, mais la marquise se leva de son fauteuil, vint prendre la nagaïka des mains de la modiste en me disant que mes fesses seraient jalouses si elles n'avaient leur compte. Elle ne m'appliqua qu'une demi-douzaine de coups de cordes, mais de la façon dont elle les avait décochés sur Nadine. Arrivant avec cet élan les nœuds s'incrustaient dans mes chairs à vif, m'infligeant un véritable supplice.

Je hurlai à chaque cinglée. Les six coups appliqués avec cette violence suffirent pour m'incendier la peau.

J'eus le feu au derrière toute la journée, en poussant l'aiguille, car je dus reprendre mon ouvrage toute la nuit. La pauvre Nadine ne reparut pas à l'atelier.

Un jour, une jeune serve de seize ans qui était là aussi comme apprentie, envoyée par ses maîtres, revint les larmes aux yeux de porter une toilette à une élégante de la ville. La maîtresse la regarda et n'eut pas de peine à deviner ce qui lui était arrivé.

— Ah ! Ah ! On t'a fouettée, ma belle, on a bien fait. Si tu ne l'avais pas mérité, cette dame, qui est la bonté même, ne t'aurait pas fessée. Voyons, qu'as-tu encore fait de travers ?

La jeune serve raconta avec des sanglots dans la voix, qu'elle avait glissé en entrant dans la chambre de la dame et s'était étalée de tout son long, elle d'un côté, le carton de l'autre.

Alors la dame l'avait trousseée et lui avait appliqué des coups de cordes sans compter pendant cinq minutes.

— Elle a bien fait, si c'était son plaisir. Aussi pourquoi vas-tu t'étaler sur le ventre, t'offrant dans la posture la plus engageante pour recevoir le fouet ? Voyons, montre-nous comme elle t'a arrangé les fesses, notre noble cliente ?

L'apprentie se troussa. Il y avait du sang sur les fesses et des taches rouges à la chemise. La dame au bon cœur devait être joliment féroce pour traiter aussi cruellement une pauvre fille qui avait eu le malheur de tomber devant elle.

— C'est une bonne leçon pour l'avenir. Tu prendras tes précautions une autre fois pour ne pas tenter ainsi la main d'une fouetteuse.

Quand madame fut sortie, j'entendis plusieurs histoires du même genre. Une grande fille de vingt-sept ans nous raconta ce qui lui était arrivé, il y a six semaines, chez une dame où elle avait été pour leur faire essayer un corsage.

— Deux femmes de chambre m'aidaient à épingle les morceaux d'étoffe. Je prenais des précautions infinies pour ne pas m'attirer les foudres de la dame, mais malgré toute mon adresse, elle prétendit que je lui avais heurté la gorge. Elle fit un signe à une de ses filles de chambre qui alla pousser un bouton. Presque au même instant le fils de la maison, un jeune homme de dix-sept ans, entra.

— Mon fils, cette femme que vous voyez là m'a gravement manqué de respect en heurtant brutalement la gorge de votre mère. Vous savez comment vous devez châtier un pareil outrage.

Les deux filles de chambre vinrent me trousseer, me tenant penchée, et le jeune homme, qui avait pris sur la table la nagaïka dont se servait sa mère pour ses servantes, vint m'en appliquer une douzaine de coups, assénés avec une violence qui me projetait chaque fois en avant. Je me mordais les lèvres pour ne pas crier, mais je souffrais horriblement.

Quand je me redressai pour reprendre ma besogne, je fus surprise que mes dessous ne retombassent pas. Parbleu ! les filles de chambre les avaient épinglées et je dus reprendre ma besogne les fesses nues, à la portée de la nagaïka que brandissait le fils.

La menace incessante du coup attendu me fit commettre maladresses sur maladresses, qui m'attiraient chaque fois deux ou trois violentes cinglées de ces satanées cordes qui attisaient le feu dans mes fesses. J'en reçus comme ça une cinquantaine. J'en ai gardé des bleus pendant huit jours.

— Moi, raconta ensuite une apprentie de seize ans, de petite taille, au buste replet, aux hanches saillantes, que Madame envoyait toujours faire les livraisons chez une dame de haut lignage, chaque fois que je vais chez la Duchesse de Th... porter une commande, il faut que je lui essaie les objets.

Monsieur le Duc assiste toujours à l'essayage.

J'ai beau m'escrimer à bien faire, je reçois chaque fois avant de m'en aller une fessée à la main que m'applique le mari, pendant que sa noble épouse me tient trousseée. Et je vous assure que cette main d'homme de trente ans se fait rudement sentir. Il m'applique ainsi une trentaine de claques qui me laissent, quand je m'en vais, les fesses rouges et brûlantes, qui le lendemain sont toutes bleues.

Hier, le Duc n'assistait pas à l'essayage. J'allais partir sans avoir reçu la dose accoutumée quand il entra brusquement.

— Vous arrivez à propos, dit sa femme, pour châtier cette petite pécore qui n'a commis que des maladresses aujourd'hui. Vous pourrez augmenter la dose pour qu'elle s'en souvienne mieux la prochaine fois.

Cette arrivée inattendue me glaça d'effroi. La Duchesse me troussa et le Duc se mit à gifler mes fesses nues avec un entrain du diable. Il me fessa comme il ne l'avait jamais fait. Je sentais des picotements à fleur de peau à chaque claque qui me froissait la chair. On aurait dit des piqûres d'épingles. Je me démenais comme une possédée, poussant des cris de détresse. Il m'appliqua ainsi une cinquantaine de claques sévères.

Quand il fut plus bas que les fesses, il s'avisa de me gifler les cuisses, mais avec

C'était Madame la générale de X...

Madame K... se précipita à



une telle violence qu'après une douzaine de claques les picotements se produisirent sous la peau. Ils me congédièrent quand j'eus fini de crier mais non de pleurer.

Un après-midi, nous vîmes entrer dans l'atelier une dame d'une quarantaine d'années, suivie de sa fillette, une gamine de douze ans, encore en robe courte.

la rencontre de ses nobles clientes, s'inclinant avec courtoisie, roulant deux fauteuils en leur demandant ce qui lui valait l'honneur de leur visite. La générale se plaignit qu'on avait fait une robe étriquée à sa fille. La modiste parut indignée et se fit désigner la coupable par la surveillante des travaux. C'était une grande fille de vingt-six ans.

— Madame la générale, nous allons la châtier sévèrement en votre présence, et

si Mademoiselle votre fille veut la corriger elle-même, nous lui confierons sa correction.

La patronne attendait les ordres de la générale pour conduire la coupable au cabinet voisin. Mais la gamine, qui avait vu la nagaïka sur la table à ouvrage de la modiste, s'en était emparée, et s'avancait, son petit bras levé, menaçant, vers la coupable désignée. Elle passa la nagaïka dans sa main gauche, et appliqua une paire de gifles à tour de bras sur la joue droite, qui enfla et rougit, mettant des larmes dans les yeux de la souffletée.

La maîtresse, voyant l'intention de la jeune fouetteuse, s'empressa de souscrire au désir de sa jeune cliente, équivalant pour elle à un ordre. Elle troussa la grande fille, comme lorsqu'elle maniait elle-même les cordes, mais cette fois elle épingla les dessous aux épaules.

La patiente était agenouillée, le corps incliné vers une chaise basse, le front appuyé sur le siège, présentant sa croupe et ses cuisses. Ses jambes étaient emprisonnées dans des bas violets.

Ce n'était pas la première fois que cette main de douze ans maniait la nagaïka. Les cordes, chaque fois qu'elles retombaient avec une vigueur qu'on n'aurait pas soupçonnée dans ce jeune bras, enveloppaient la large surface des chairs qui rougissaient à vue d'œil.

La féroce petite personne, très drôle avec ses jupons

courts, avait dû s'exercer pour pouvoir pratiquer ainsi son cruel divertissement.

La mère et la fille s'en allèrent enchantées d'avoir obtenu une aussi prompte et aussi complète satisfaction de leurs griefs.

Quant à la malheureuse, qui n'avait pas cessé de pousser de véritables hurlements tout le temps que dura son supplice, elle fut envoyée au lit sans souper.



Nadine
La marquise de L.
Yégor le groom
Une idylle

Depuis que la Marquise de L... était venue nous réclamer dans l'atelier, Nadine et moi, cette femme ne manquait jamais de faire monter les ouvrières dans sa chambre. C'était pour les fouetter, chaque fois, sans l'ombre d'une raison. Elle gardait l'objet livré, mais c'était pour le rapporter dans l'après-midi sur le siège de son coupé avec le jeune groom assis à côté du cocher. Elle passait dans le

salon d'essayage où des ouvrières allaient l'ajuster sous l'œil de la maîtresse. La nagaïka ne chôlait pas. C'était à croire que la passion de la toilette, chez cette créature, n'était qu'un prétexte pour trouver des esclaves à flageller sans répit. Quand le coupé s'arrêtait devant la porte, Madame m'envoyait aider le jeune Yégor à porter la caisse au salon d'essayage. L'entrée des clientes était sur un grand vestibule, mais les ouvrières avaient à suivre un long corridor obscur. La première fois que j'aidai le jeune groom, il ne me dit rien en allant. Mais dès que

nous fûmes sortis, il s'arrêta au milieu du corridor et, m'étreignant dans ses bras, m'embrassa sur les lèvres.

Je me laissai faire. Ce baiser prolongé, le premier que je recevais de la bouche fraîche d'un jeune garçon, me fit un plaisir extrême.

Quand les ouvrières rentrèrent du salon d'essayage, je vis que la nagaïka avait dû marcher. Toutes avaient les yeux rouges.

Un jour, je dus me passer de l'aimable causerie d'Yégor, causerie muette, mais où nous devenions tous les deux chaque fois plus éloquents, et ce que j'eus en échange fut loin de me donner du plaisir. On me garda à l'essayage et j'étais si troublée, si désolée d'être privée ainsi de mon joli petit amoureux que je faisais tout de travers.

— Cette Mariska ne fera jamais rien de bon, dit la patronne et elle me troussa, présenta mes fesses nues à la marquise, qui détachait ses coups toujours avec méthode, deux ou trois coups dans l'espace, puis les cordes retombaient éparpillées sur les fesses qu'elles enveloppaient. La peau me cuisait horriblement. Je reçus une demi-douzaine de coups furieusement appliqués.

L'essayage interrompu recommença. J'avais des larmes dans les yeux qui formaient un vrai brouillard et j'y voyais à peine pour remplir la tâche qui m'était imposée. Alors la patronne me troussa de nouveau et la marquise m'appliqua six nouvelles cinglées. Comme je n'étais plus en état de

rendre le moindre service, on me fit agenouiller devant une chaise, toujours troussée, les genoux sur le parquet.

On me laissa ainsi pendant les deux heures que dura l'essayage. Les genoux me faisaient un mal atroce. Comme je ne pouvais retenir de temps à autre de petits mouvements d'impatience, on venait me décocher deux ou trois coups de nagaïka. Pendant ces deux heures, les trois ouvrières qui étaient occupées à l'essayage eurent l'occasion d'être troussées par leurs compagnes et toujours fouettées par l'infatigable marquise. Je ne voyais rien, mais j'entendais le bruit mat des cordes en contact avec la peau nue et les plaintes des fustigées.

L'une d'elles le fut deux fois pour une négligence renouvelée ; mais, pour ne pas lui enlever ses moyens, on attendit la fin de la séance. J'assistai à un véritable carnage. La marquise fouetta cette fille avec une telle rage qu'elle déchiqueta la peau attendrie en un rien de temps.

Quand la fille, qui était très vigoureuse, se releva, elle avait du sang au bord des lèvres, on eût dit qu'elle était enragée. Elle regarda la fouetteuse d'un air si menaçant que je me demandais si elle n'allait pas sauter sur elle et l'étrangler.

La Marquise dut s'en apercevoir, mais elle ne dit rien et se hâta de quitter le salon d'essayage. Depuis elle ne fit jamais demander cette ouvrière.

Celle-ci m'avoua depuis qu'elle avait eu en effet l'idée d'étrangler ce bourreau femelle, car elle aurait à ce moment volontiers sacrifié sa vie pour se venger. La mort lui aurait paru douce après l'étranglement de cette femme si odieusement cruelle. Mais elle avait un vieux père et une vieille mère qui vivaient de son travail.



Triste fin d'amour
Le groom fouetté

Il y avait trois mois que nous filions, Yégor et moi, le plus gentil des amours, dans ce corridor obscur, plus délicieux pour moi que le salon d'un grand palais, quand il nous arriva un incident assez désagréable qui eut une suite désastreuse pour nous deux et surtout pour moi.

Madame K..., sortant du salon d'essayage par la porte du corridor, entendit chuchoter. Elle s'avança sur la pointe des pieds et put arriver jusqu'à nous sans que

nous l'ayons entendue marcher et elle me surprit dans les bras de mon chéri.

— Ah ! petits polissons ! s'écria-t-elle, je vous y prends en train de faire vos saletés dans ma maison. Vous allez les payer cher, toi surtout, effrontée gamine.

Elle alla chercher la Marquise, qui arriva telle qu'elle était, en tenue d'essayage. La patronne nous conduisit dans le cabinet.

La Marquise avait déculotté le jeune groom et le fessait à tour de bras. Les fesses rougissaient à vue d'œil. Elle le gifla ainsi pendant

cinq minutes. Le jeune garçon malmené criait comme un chat écorché. Puis elle le fit mettre à genoux devant une chaise pendant que Madame me troussait, épingleait mes dessous aux épaules et on me mit une nagaïka dans les mains.

— Toi, sa complice, me dit la marquise, tu vas me fouetter ce petit vaurien jusqu'à ce que je t'arrête. Et, si tu le ménages, tu vois comme je lui ai arrangé les fesses, eh bien ! j'arrangerai les tiennes encore mieux. Je t'ai fait trousser exprès. Al-lons ! commence la danse.

Je me mis à fouetter pour obéir, regrettant d'être obligée de maltraiter ce joli corps que j'aimais tant. Puis, machinalement, je le fouettaï avec une certaine vigueur, appliquant les cordes plus fort, puis à tour de bras sans la moindre émotion...

Quand la marquise m'arrêta, je vis que j'avais tiré du sang des jolies fesses de mon chéri. Je ne pouvais croire à une telle cruauté de ma part. Je fus bien obligée cependant de me rendre au témoignage de mes yeux. Mon chagrin était immense. La Marquise m'avait encouragée, au cours de ma cruelle besogne, par quelques claques qui me donnèrent une légère cuisson, mais ne m'avaient arraché aucune plainte. J'attendais mon tour avec une anxiété bien naturelle. Je savais comment cette féroce fouetteuse traitait les postérieurs qu'elle châtiât et je m'attendais à être meurtrie et sanglante sous ses coups. Mais le groom s'étant reculotté et

étant parti, elle ne m'adressa aucune menace.

— Tu prendras ce soir, me dit ma patronne, tes plus beaux atours. J'ai une visite à faire et tu m'accompagneras.

Je compris alors pourquoi j'avais été épargnée. C'était pour me conduire dans une maison de correction très connue à Moscou. La modiste y menait les délinquantes qu'elle voulait faire fouetter sévèrement et aussi pour autre chose, disait-on, car plusieurs des ouvrières conduites à la maison de correction ne reparaissaient que le lendemain, quelquefois même huit jours après. Il ne fallait pas si longtemps, se disait-on, pour que les fouettées soient guéries.

D'ailleurs, une de celles qui avaient été vendues, il faut bien dire le mot, Xénia, une grande fille de vingt ans, qui jusqu'à présent ne m'avait jamais parlé, se départit de son mutisme quand elle apprit le sort qui me menaçait.

Elle me raconta ce qui lui était arrivé dans cette soi-disant maison de correction qui n'était pas autre chose qu'une maison de débauche.

La maîtresse l'avait emportée dans son coupé, qui les avait déposées devant la porte. Elle s'était trouvée dans une grande salle, éclairée à giorno, avec une douzaine de filles de tout âge, amenées là par des matrones dont les mines n'étaient rien moins que respectables. La directrice de la maison les fouetta l'une après l'autre. Elle pas-

sa la quatrième et ne fut délivrée que lorsque la suivante eut reçu sa part. On l'envoya ensuite rejoindre sa maîtresse dans un appartement où elle l'attendait. Au lieu de la modiste, elle trouva un homme qui abusa d'elle. Il la garda toute la nuit, revint la nuit suivante — car on l'avait gardée prisonnière — et disparut le matin du second jour, lui laissant une petite bourse assez bien garnie.



La Maison de Correction

Le soir, huit heures sonnait, madame K... m'emporta dans son coupé. Je tremblais de tous mes membres pendant le trajet qui dura un long quart d'heure. La voiture s'arrêta devant le poron d'une grande maison, située, autant que je pus m'en rendre compte par l'absence de véhicules, dans un quartier isolé. La porte s'entrebâilla dès que nous fûmes sur le palier et se ferma derrière nous, sans que personne parût dans le

vestibule, bien éclairé cependant.

Après avoir gravi, la mort dans l'âme, un large escalier, je fus introduite, avec ma maîtresse, dans une salle éclairée par dix lustres qui jetaient autour d'eux une clarté éblouissante. Mon premier regard fut pour une grande fille inclinée sur un prie-dieu, troussée jusqu'à la ceinture, presque nue, qu'une femme de haute taille fouettait avec une nagaïka qu'elle maniait avec un art consommé. La fille qu'elle fouettait ainsi gesticulait et se tordait, manifestant par des sanglots qu'elle

devait joliment sentir la cuisson.

Je m'étonnais qu'avec de pareils soubresauts elle ne renversât pas le prie-dieu, et que ses dessous, dans une inclinaison du corps, ne retombassent pas. Parbleu ! Tous les prie-dieu qui étaient là, comme d'ailleurs tous les lourds fauteuils qui servaient d'échafaud, étaient vissés au parquet et munis de tout ce qu'il faut pour ficeler la coupable ; je m'en aperçus quand on attachait la seconde, car on ne délivra pas tout de suite la première.

Les lustres éclairaient de leur vive clarté les chairs palpitantes de la fouettée, tandis qu'on troussait la seconde, car il y avait là une série de jolies filles à fouetter, amenées par des femmes à l'aspect peu rassurant, à l'exception de ma maîtresse, dont l'élégance détonnait dans ce milieu. Je devais être la plus jeune de la bande.

La seconde était une blonde râblée dont la grosse croupe se présentait, très cambrée, aux cordes tressées qui servirent encore pour celle-ci. La même fouetteuse les appliqua, toujours avec la même sévérité, cinglant avec vigueur le gros derrière qui se démenait furieusement. La pauvre fille geignait pitoyablement, torturée par les cordes qui retombaient de plus en plus fort. Après la cinquantième cinglée, on détacha la première. Je regardai ce qu'elle devenait. Elle regagna, en se mordant les lèvres pour ne pas crier, sa place auprès

de la femme qui l'avait amenée.

Elle dut rester debout, ne pouvant s'asseoir dans l'état où se trouvait son postérieur endommagé. Celle-ci, pensai-je, n'est pas de la catégorie des filles réservées aux débauchés.

Je ne pensais pas si bien dire. Il y en avait, en effet, dans le nombre, qui avaient été amenées là par leurs mères qui se contentaient de gagner de l'argent en exhibant aussi indéemment les charmes de leurs filles. D'autres amenaient des ouvrières qu'elles n'osaient pas vendre de crainte de déplaire aux maîtres qui les leur avaient confiées.

On en troussa et on en fessa ainsi une demi-douzaine attachées à des fauteuils et à des prie-dieu, les autres troussées et tenues par leurs maîtresses. Mais toutes restaient exposées aux regards des curieux sous l'éclat des lumières, pendant qu'on fouettait la suivante. Je m'étonnais d'un pareil luxe d'illumination pour une séance de fouet.

Il y avait, paraît-il, d'autres yeux que les nôtres qui se repaissaient de ce spectacle affriolant derrière la cloison située juste en face des postérieurs fouettés. C'était de ces débauchés que la maîtresse de cette maison tirait le plus clair de ses bénéfices.

Quand elle pouvait trouver une de ces victimes à vendre, elle en donnait un bon prix. Pour une fille neuve, elle doublait la somme, la triplait, la quintuplait même quand le sujet en valait la peine et qu'elle

avait sous la main un amateur qui ne regardait pas au prix. Elle avait vu fouetter Xenia et savait qu'on pouvait la livrer sans inconvénient à un jeune débauché qui la paierait un bon prix quand il aurait assisté à la danse de sa belle croupe... Elle ne m'avait pas vue dans la posture du fouet, mais, moi, je venais là pour recevoir une correction soignée.

Quand la sixième eut reçu son contingent, la directrice du tribunal correctionnel, qui avait passé la nagaïka à ses aides pour les deux dernières, prit des verges pour la septième, une grande fille de vingt-six à vingt-sept ans qu'on venait d'amener, de traîner plutôt, toute nue avec un bâillon large et épais sur la bouche. Je me demandais pourquoi ce bâillon ? J'en connus bientôt la raison.

Je ne sais quel crime avait pu commettre la coupable, mais une longue et forte verge, qu'avait choisie la fouetteuse, retomba avec une violence telle entre les deux épaules, que le sang afflua à la peau. Elle descendit ainsi, cinglant cruellement le dos jusqu'à la chute des reins, empourprant tout le buste. Quand elle fut au bas des reins, elle asséna un coup furieux qui souligna d'un trait sanglant la ligne de démarcation.

Sur les fesses, les coups redoublèrent de violence, faisant rebondir la croupe martyrisée. Puis ce fut le tour des cuisses et des jambes nues. Quand elle fut aux talons, la verge était usée.

Elle en prit une autre de même dimension, revint à la croupe, reprenant sous la ligne de démarcation. Le premier coup découpa une ligne sanglante. La verge descendit, puis remonta, voyageant avec une cruauté révoltante sur la peau amollie. Chaque coup entaillait la chair. Des hanches au bas des fesses, ce fut un vrai carnage.

On laissa la malheureuse exposée comme les autres, se tordre nue et toute en sang, le bâillon l'empêchant de manifester par des cris la violence de sa douleur.

Quelques-unes furent encore fouettées. Puis ce fut le tour d'une jolie fille de quatorze ans, assez bien roulée pour son âge, qui reçut trente coups de martinet en roulant des hanches, comme si elle jouait un rôle appris. Ses cris cependant affirmaient que la fessée n'avait rien de plaisant pour elle.

C'était sa mère qui, sachant que sa fille promettait d'être une véritable beauté, la menait là assez fréquemment pour retirer un joli bénéfice par l'exposition de sa chair nubile. Elle escomptait surtout celui qu'elle en retirerait le jour où quelque débauché lui ferait des offres honnêtes.

Après cette fille, ce fut moi qui passai par les mains de la maîtresse.

La modiste me tint troussée sous son bras, pendant que la fouetteuse m'appliquait cinquante coups de corde. Du premier au dernier, je ressentis une vive souffrance. Moi qui suis endurante, je n'avais pas reçu dix cinglées, que je me tor-

dis comme un ver, criant comme une brûlée. La fouetteuse semblait effleurer la peau, et cependant les cordes qui me tannaient le cuir me causaient une affreuse cuisson.

Quand on me baissa les jupes, le jeune groom était bien vengé.



La belle Tania

Madame nous conduisit un soir, Tania et moi, à la maison de correction. Tania était une grande fille de quinze ans, très développée déjà pour son âge, et qui ne recevait jamais de coups de cordes sans trembler à l'avance de tous ses membres.

On nous introduisit dans la salle du fouet. Douze filles furent fouettées sous nos yeux avant qu'arrivât notre tour. La directrice, qui avait confié un moment la nagaïka, vint prendre Tania

par la main. Elle tremblait comme une feuille. Deux aides durent l'emporter jusqu'à un lourd fauteuil, où, malgré sa résistance, elle fut vite troussée et ficelée par les bras et les jambes, le corps horizontal, les genoux écartés.

Elle avait une croupe superbe et cette position en augmentait l'ampleur. On aurait dit que des fourmis lui couraient sous la peau faite d'un satin luisant à s'y mirer. L'épiderme tremblait de peur.

— Votre résistance, dit la fouetteuse, vous vaudra dix coups de verge en supplé-

ment pour vous apprendre à obéir sans résister. C'est donc quarante bonnes cinglées que je vais avoir le plaisir d'appliquer sur votre postérieur révolté. Je vous en devais trente pour le compte de votre maîtresse qui m'a recommandé d'employer la verge pour vous dompter. Les dix autres dont je vais gratifier votre peau, je les prends à mon compte. Vous voyez que votre révolte va vous coûter plus cher que vous ne pensiez.

En lui adressant ce speech, elle brandissait des bouleaux, effleurant la peau qui frissonnait. Elle leva le bras, la verge siffla en traversant l'espace, passant à deux doigts de la croupe qui bondit comme si elle avait été touchée, en même temps qu'un cri s'échappait du gosier contracté par la peur. Un sourire passa sur les lèvres des assistants.

— Si vous chantez avant qu'on vous touche, que sera-ce donc quand je vous tannerai la peau ? Tenez, maintenant.

Les verges repassèrent encore en sifflant à deux doigts de l'épiderme. Le même bond et le même cri se reproduisirent. Alors la verge relevée retomba sur les fesses, mais cette fois, ce n'était plus une menace, c'était bien la réalité, et la peau en garda le vivant témoignage signé en rouge vif, tandis qu'un cri strident, parti du cœur cette fois, en témoignait aussi.

La fouetteuse donnait la verge comme elle se servait de tous les instruments de torture ; elle avait la même

méthode, zébrant les deux fesses à la fois de lignes rouges. La chanson de la fustigée s'accroissait, la danse de la croupe devenait le jeu le plus plaisant qu'on pût voir. Elle bondissait, se tordait, manifestant par toutes ces contorsions qu'elle ressentait vivement les piqures.

La modiste me troussa ensuite, me tenant sous son bras, pendant que la fouetteuse m'appliquait trente coups de martinet.

Tania, tant que dura mon supplice, fut laissée dans la même position, continuant la même chanson, pendant que son postérieur dansait la même sarabande.

— Je vous la laisse jusqu'à demain, dit la modiste. Je ne puis pas emporter dans mon coupé cette boîte à musique qui ferait arrêter tous les passants. Vous me la ferez ramener demain matin. Je pense que d'ici-là, elle aura eu le temps de se consoler.

— Bien, bien, je vais la faire conduire dans un cachot bien noir. Elle en aura pour toute la nuit.

Je surpris un coup d'œil d'intelligence entre les deux femmes et compris le genre de cachot dont on venait de parler. Tania ne paraissait pas trop rassurée ; elle demandait à s'en retourner avec nous, protestant qu'elle ne crierait pas. Mais on la laissa attachée et la modiste m'entraîna dans la voiture qui nous attendait à la porte. Le lendemain, Tania ne reparut pas. Je pus, dans la journée, raconter à une de mes compagnes les plus avisées ce qui s'était passé.

Tania ne reparut ni le surlendemain, ni les jours suivants.

Elle resta huit jours sans se montrer à l'atelier. Quand elle revint, ce fut pour nous faire admirer l'élégante toilette qu'elle tenait, nous dit-elle, d'un oncle qui la protégeait. Nous lui rîmes au nez, sachant bien que son oncle était un vieux général en retraite auquel il fallait des primeurs.

Son luxe dura trois mois. Le vieux général la garda quinze jours. Il lui donna de quoi vivre pendant quelque temps, en lui disant d'aller se faire... pendre ailleurs.

Quand elle eut croqué le magot avec un hussard de la garde impériale, elle dut revenir pousser l'aiguille. C'était une excellente recrue pour la maison de correction.

Elle avait appris pendant les trois mois de vie libre bien des choses qu'on ignore à son âge, et, malgré son appréhension de la fessée préalable, elle obligeait assez souvent la maîtresse qui ne demandait pas mieux, y trouvant trop son compte, à la conduire à la maison de correction pour des actes d'indiscipline voulus. Elle n'en revenait pas souvent dans la même voiture, mais elle ne trouvait plus guère que des amants d'une nuit.



Le sacrifice
Engagée comme danseuse

Mon tour arriva plus tôt que je ne pensais. Je n'avais encore que quinze ans, mais je m'étais développée d'une façon superbe. Un jour, menée à la maison de correction, je passai l'avant-dernière sur le prie-dieu et dus rester longtemps exposée aux regards lubriques des paillards invisibles. La maîtresse m'avait fouettée avec la méthode qu'elle employait quand elle voulait rendre le spectacle le

plus indécent possible. Je souffris beaucoup.

Quand on me détacha, la séance était terminée. Je cherchai des yeux la modiste, elle n'était plus là.

— Vous cherchez votre maîtresse, Mariska. Elle vous aura sans doute oubliée. Mais nous vous offrirons l'hospitalité ; il y a ici de très bons lits, bien moelleux. On vous ramènera demain à l'atelier si vous n'êtes pas trop fatiguée. Le changement de lit, ajouta-t-elle avec un sourire qui me fit frissonner, fatigue quelquefois. Okontina, conduis cette jeune fille au numéro

17, je crois que la chambre est libre.

Okontina me conduisit au numéro indiqué, ouvrit la porte, me poussa dans l'appartement en me disant que je trouverais là tout ce qu'il me faudrait, et m'enferma. Ce que je trouvai, c'était un homme d'une quarantaine d'années, dans une tenue très légère. Mon initiation se fit avec brutalité. Je dus obéir à des fantaisies révoltantes et vierge, au moins de corps, j'épuisai, dans une seule nuit, tous les raffinements de la débauche la plus bestiale.

Je comptais qu'on allait me ramener chez ma maîtresse. Mais les deux filles de service me dirent que le monsieur m'avait louée (telle fut l'expression) pour huit jours, que j'étais son esclave pendant toute la durée de la location, et que je resterais huit jours dans cet appartement si c'était son bon plaisir.

L'annonce de cette longue prison me terrifia. J'avais passé une nuit absolument affreuse. Pourtant, je mentirais si je disais que celles qui suivirent lui ressemblèrent. On eut cette indulgence de me laisser goûter quelque repos avant de me livrer de nouveau au caprice de l'inconnu qui me garda, non pas huit jours, mais quinze.

Puis ce fut le retour à l'atelier. Je revins souvent à la maison de correction, mais uniquement pour y goûter les cuisants baisers des verges ou de la nagaïka, jusqu'au jour où, menée devant un homme qui m'examina sur toutes les coutures,

j'appris que j'avais attiré l'attention de l'intendant de l'Académie impériale de Danse. Mes maîtres, sachant par la modiste que je ne ferais jamais qu'une piètre apprentie, consentirent à louer pour cinq ans leur serve Mariska à l'intendant de l'Académie pour la dresser dans l'art chorégraphique et l'exploiter ensuite à son gré, pendant toute la durée du contrat.

Je fus assez sotté pour me réjouir de ce changement. Je ne savais pas, comme on dit en France, que je troquais mon cheval borgne pour un aveugle.



À l'Institut de Danse
Essai du maillot
Le Grand Duc

Le lendemain, une voiture m'emportait à l'Institut de Danse. Les glaces du coupé étaient opaques, m'empêchant de voir et d'être vue. C'était le commencement de ma prison et de mon isolement d'avec le monde extérieur. La voiture roula sur le pavé d'une voûte et s'arrêta dans une cour intérieure.

On ouvrit la portière. Une femme de chambre m'attendait sur le perron. Elle me

conduisit au salon d'essayage qui se trouvait au premier. Je n'avais que le costume que je portais, mais comme il n'était pas d'ordonnance, on devait le retourner à la modiste. On me passa une chemise et un peignoir, et on me conduisit au bain dans cette tenue, les pieds nus dans des babouches. Là, deux servantes me lavèrent dans un bain parfumé. Elles me ramenèrent ensuite au salon d'essayage où l'on me mit toute nue. L'essayeuse en chef me prit elle-même les mesures, opération qu'elle ne confiait à personne, à

cause des responsabilités qu'encourait, paraît-il, son postérieur.

Elle prit d'abord le tour de ma ceinture, puis de mes hanches, et enfin de ma croupe par le milieu du ventre. Celle-ci, d'une opulence étonnante pour mon âge, mesurait cent vingt-deux centimètres d'envergure. Toutes les mesures étant prises, on m'essaya le maillot. Je dus m'asseoir sur le bord d'un canapé. Une des deux servantes me souleva la jambe, me tenant le pied tendu, l'autre fit glisser le maillot jusqu'à ce que le pied et la jambe fussent emprisonnés. Elle en fit autant à l'autre. Puis, on me mit des babouches aux pieds et je dus me mettre debout. Il fallut que les deux servantes réunissent leurs efforts pour enfermer mes cuisses qui étaient serrées dans la soie collante, puis la croupe et le ventre qui entrèrent difficilement jusqu'au milieu. Comme le maillot était taillé pour s'ajuster à la ceinture, à partir du haut des reins, il avait la forme d'un entonnoir renversé. Depuis le milieu du ventre, il était fendu pour que la circonférence pût passer et on le laçait comme un corset.

Le mien était outrageusement collant, j'étais serrée comme dans un fourreau. L'essayeuse me fit marcher pour savoir si le maillot ne faisait pas un pli. Elle m'inspecta sur toutes les coutures. Elle savait que le moindre défaut lui valait une correction immédiate de la main des Grands-Ducs, dans un des apparte-

ments qu'ils s'étaient réservés dans l'Institut qui leur appartenait. On conduisait aussi devant ces personnages celles dont on venait de changer le maillot.

L'essayeuse me fit écarter les pieds à un mètre de distance. Puis elle fit signe à une des aides qui me prit par les épaules et me fit m'incliner jusqu'à terre. Je sentais la soie se tendre incroyablement et je n'étais pas encore dans la position horizontale que les coutures craquèrent. Je m'attendais à recevoir une dégelée de claques, mais quand je me relevai, sur l'ordre de l'essayeuse, je m'aperçus qu'elle était ravie de ce qui m'arrivait, car, debout, les deux morceaux d'étoffe présentaient encore un écart de cinq ou six centimètres. C'était bien là le maillot qui me convenait. Cette femme prenait ses précautions pour éviter les reproches qui, par eux-mêmes, lui eussent été indifférents s'ils n'avaient eu des suites qu'elle redoutait tout particulièrement. Elle faisait essayer les maillots jusqu'à ce qu'elle en trouvât un dont les coutures craquaient dans cette posture.

Pour le reste, jupes de gaze, jupes pour la danse, costume d'intérieur, les mesures furent vite prises. Quant au corset, il était en toile gommée qu'on serrait à la taille et qui était évasé ainsi que la chemise, les seins reposant ainsi en dehors.

Dès que je fus équipée de pied en cap, l'essayeuse me passa elle-même le maillot. Elle confia l'ajustement du

corset à une fille de chambre qui me passa également ma jupe de gaze. Puis, on me fit mettre une jupe de soie rouge, formant corsage très évasé, laissant la gorge nue.

Ensuite, elle me conduisit dans l'un des appartements que s'étaient réservés les Grands-Ducs dans l'Institut. Nous dûmes attendre plus d'une heure, moi, dans l'immobilité la plus complète, pour ne pas déranger la symétrie de mon ajustement, elle, confortablement assise, attendant le bon plaisir des maîtres.

Une voiture roula dans la cour. Un timbre résonna et l'essayeuse se leva brusquement de son fauteuil.

Un grand jeune homme blond, qui paraissait vingt-cinq ans environ, entra seul. — C'est la nouvelle acquisition ? dit-il en me regardant d'un œil indifférent.

— Oui, monseigneur.

— Elle se nomme ?

— Mariska, monseigneur.

Il s'approcha de moi et se mit à me palper comme un maquignon. Je dus me coucher en avant, me renverser en arrière, faire mille contorsions pour lui permettre d'apprécier mes formes et de voir si le maillot remplissait toutes les conditions voulues. Puis il tourna sur les talons pendant que l'essayeuse s'inclinait jusqu'à terre, et que je crus de mon devoir d'imiter. Cette femme me ramena ensuite au salon d'essayage, où je repris mes vêtements d'intérieur.

Les Grands-Ducs, qui étaient propriétaires de l'Institut et par conséquent

les maîtres absolus, ne venaient que rarement aux répétitions. La direction en était confiée à l'intendant général, qu'aidaient dans ses fonctions la directrice, une femme d'une quarantaine d'années, un maître de ballet et des professeurs des deux sexes.

Mais les professeurs mâles n'assistaient pas à la répétition. Ils donnaient des leçons en particulier dans la même tenue aux retardataires et ne se gênaient pas pour appliquer des claques à la moindre faute sur le derrière nu des délinquantes. Comme je n'ai jamais eu à passer par leurs mains, je ne connais la valeur de leurs claques que par ouï-dire et par les traces que je pouvais constater de visu sur le corps de leurs élèves.

Il y avait aussi des surveillantes, des filles de chambre, des filles de cuisine, des jardinières, tout un bataillon de croupes par conséquent désignées pour le fouet.



La répétition
Une orgie de flagellation

Dès le lendemain de mon arrivée, je dus assister à la répétition, costumée comme les autres, corsage très échancré, la gorge nue, jupes de gaze raides d'empois, très courtes, ballonnées, laissant voir toute la chair quand elles s'envolaient. Nous avions des bas de soie de nuances diverses, attachés sur les genoux, et des escarpins de danse aux pieds.

On ne prenait le maillot que le soir pour le théâtre. Les caleçons avaient été sup-

primés par les Grands-Ducs. L'hiver, la salle de répétition était chauffée, mais l'été comme l'hiver, on arrivait avec des peignoirs qu'on laissait au vestiaire.

Cette absence de toute étoffe protectrice avait une raison. C'était d'abord pour les yeux et aussi pour que la correction, qui, en cas de faute, était immédiate, fût plus sensible sur la peau nue que rien ne défendait contre la rigueur des cordes et des lanières de cuir. On s'arrangeait toutefois pour que la flagellation, aussi cuisante que possible, ne laisse aucune trace.

Toutes les pensionnaires, les élèves comme les danseuses, étaient de la chair à plaisir que les grands seigneurs, les hauts dignitaires de la cour, les officiers de la garde impériale s'offraient à leur gré. Les Grands-Ducs avaient le privilège du choix. Mais on ne les voyait que rarement aux répétitions.

Seules, les gamines n'étaient pas soumises à leurs fantaisies. Mais l'intendant, la directrice et le maître de ballet ne manquaient pas de s'informer de la pousse de ces jeunes plantes en serre chaude.

L'armée, la cour, la haute aristocratie avaient donc leur entrée dans la salle de répétition. Les vieux étaient en plus grand nombre. Tous les spectateurs étaient armés de lorgnettes, malgré la faible distance qui les séparait de la scène. Aussi, après la répétition, n'était-il pas rare de voir disparaître quelques-unes des fouettées qui revenaient une heure ou deux après.

Les dames assistaient également aux répétitions. Mais c'était surtout le soir, après la représentation, qu'elles arrivaient en foule dans leurs voitures, les unes seules, les autres avec leurs époux, assister aux corrections bien plus intéressantes aux lumières.

Les élèves prenaient leurs leçons par groupes, suivant la classe à laquelle elles appartenaient. La répétition générale se faisait à la fin.

Je dus assister, cette première fois, en simple spectatrice à la répétition. On me plaça en face des com-

mençantes, avec la recommandation d'être bien attentive, qu'on me mettrait à l'épreuve le lendemain.

Il y avait dans ce petit escadron volant des débutantes depuis dix ans jusqu'à quatorze. J'étais la plus âgée et la plus grande, ayant alors près de seize ans. J'étais naturellement la mieux développée et je me sentais le point de mire des assistants des deux sexes qui me lorgnaient à l'envi.

L'escadron des débutantes, qui se composait d'une vingtaine d'élèves, marchait au commandement d'une des danseuses gagées qui les dirigeait, un martinet en main, aux sons d'un violon accompagné d'une harpe.

Soudain, les musiciens se turent, l'escadron s'arrêta et je vis la plus grande de ces filles se pencher en avant, les jupes prenant la forme d'une cloche à la moitié de sa volée. Le professeur femelle vint lui appliquer six coups de lanières qui lui rougirent la peau. Je ne devinais pas ce qui lui avait valu cette correction. Toutes les lorgnettes étaient braquées sur le contenu vibrant de la cloche qui reprit l'aplomb horizontal quand la fustigée eut le droit de se redresser.

Le violon et la harpe reprirent leurs accords, les marcheuses leurs pas cadencés, moi, toute mon attention et les lorgnettes des assistants des deux sexes le point de vue qui les fascinait.

Les marcheuses, à un moment, firent demi-tour et cette fois deux d'entre elles durent se mettre en posture, une gamine de dix ans et

une autre plus grande. La fouetteuse commença par la gamine qui reçut six coups de martinet sans sourciller. Elle prit la nagaïka pour la grande qui se trémoussa de la belle façon, se lamentant comme si on l'écorchait. Les assistants, surtout les dames, se tordaient à ce spectacle, et elles crièrent bis pour lui apprendre à geindre pour rien. La fouetteuse, accédant au désir de ces grandes dames et qui était un ordre pour elle, compléta la douzaine par six nouveaux coups de cordes, qui teignirent la croupe en un beau rouge vif, au milieu des contorsions et des sanglots de la fustigée.

La fille, ainsi fessée, dut reprendre l'exercice avec ses compagnes. La leçon dura une demi-heure. Il y eut encore deux marcheuses qui reçurent le fouet dans la même posture.

Puis ce fut le tour de la seconde classe. Une flûte et un second violon vinrent s'adjoindre aux deux musiciens. Ici, c'étaient des danseuses de quinze à vingt ans. On voyait qu'elles avaient été choisies avec un soin minutieux, triées sur le volet. Elles étaient toutes jolies. Il y en avait une trentaine qui s'élançèrent, tournant sur la pointe des pieds, les jupes envolées.

Ensuite, elles valsèrent enlacées, laissant voir, dans leur volte rapide, un peu de chair nue.

Quand la valse fut terminée, les danseuses vinrent saluer l'assistance en s'inclinant. Leur poitrine nue émergeait

des corsages échancrés, palpitante.

Elles durent se retourner. On n'avait pas interrompu la valse pour infliger les corrections. La directrice se leva de son fauteuil de présidente, armée d'une nagaïka, se dirigeant vers une des deux danseuses, une fille de vingt ans. La ballerine devait savoir ce qui l'attendait, car elle se pencha en avant et l'on vit qu'elle eût pu lutter avantageusement avec la Vénus Callipyge.

La fouetteuse fit un signe à la surveillante, qui devait savoir ce qu'elle avait à faire, car elle vint se placer devant la danseuse, mit ses mains sur ses épaules, l'inclinant vers la terre, de façon à ce qu'on vît sa figure entre ses jambes.

La directrice la fouetta avec une lenteur calculée, pour faire jouir plus longtemps les spectateurs des mouvements lascifs de cette belle croupe blanche qu'elle traitait avec sévérité. Elle lui appliqua douze coups de cordes, habillant de pourpre la vaste croupe qui sautait à chaque cinglée, aux applaudissements des spectateurs ravis.

Elle dut rester ensuite dans sa pose fatigante, pendant que les surveillantes fouettaient une demi-douzaine de ses compagnes. Ce fut un concert de gémissements et de plaintes qu'accompagnèrent des chanteurs et des musiciens, véritable cacophonie.

Puis ce fut le tour des deux autres quadrilles, composés d'environ vingt-cinq danseuses qui avaient de vingt

à trente ans, et qui répétèrent ensemble. On se défaisait généralement des danseuses avant cet âge, mais il y en avait qui restaient fraîches, bien conservées. Et ce fut cette fois une véritable orgie de fouet.



Au théâtre
Curieuse fin de spectacle
Le billot

Le soir, vers sept heures, après une légère collation, on conduisait les danseuses au théâtre dans des voitures fermées, comme des voitures cellulaires. Mais avant de les embarquer, la directrice et le maître de ballet leur faisaient passer l'inspection. Comme on me menait au théâtre, j'assistai à une revue.

Le maître de ballet et la directrice se partagèrent la corvée. Ils tenaient à la main, lui, une baguette

souple et flexible, elle, une cravache d'amazone. Ces deux instruments devaient joliment cingler la peau mal défendue par la fine enveloppe collante qui la couvrait.

Les danseuses, quand ils passaient derrière elles, devaient se tenir penchées en avant. Les deux scrutateurs palpaient les maillots, regardant sur toutes les coutures pour voir s'ils étaient bien ajustés. Je vis retomber la cravache par deux fois sur la grosse croupe d'une grande fille qui bondit en avant, en poussant un cri aigu. Cette cravache devait

mordre comme sur la peau nue.

La baguette eut son tour presque aussitôt. Elle cingla deux fois les fesses d'une jeune marcheuse, produisant le même bond en avant et le même cri.

La revue continua, toujours passée de cette façon piquante. À chaque observation, la baguette ou la cravache faisait son office. Il y eut vingt danseuses trouvées en défaut. Comme j'avais été emmaillotée par une fille de chambre, je n'avais pas à redouter la baguette du maître de ballet qui se contenta d'une inspection minutieuse.

C'était décidément pire que chez la modiste qui, du moins, ne se servait pas d'une cravache cinglante comme celle de la directrice, ni d'une baguette coupante comme celle du maître de ballet. Au cri poussé, à la projection en avant, on devinait que la morsure devait joliment cuire.

Au théâtre, je dus rester dans les coulisses pendant le ballet avec mes camarades inoccupées et les danseuses qui attendaient leur tour d'entrer en scène. C'était la première fois que je voyais un ballet au théâtre et que j'entendais de la musique exécutée par un orchestre complet. Il y avait de petits trous percés dans la toile qui montait le long des portants, où mes camarades mettaient un œil.

J'y collai le mien, et je vis la salle tout entière, éclairée par un plafond lumineux, l'orchestre, où il y avait près de cent musiciens, les

fauteuils, les loges, les baignoires, le premier balcon, tout ça garni des plus brillantes toilettes, étincelait de diamants et de pierreries. Les dames, en tenue de soirée, étaient décolletées très bas. En face, je reconnus une des spectatrices qui avait assisté à la répétition. En ce moment, je reçus deux coups de baguette sur mes fesses mal protégées par la soie collante du maillot. Je poussai un cri de surprise et de douleur. Le maître de ballet me punissait de ma curiosité. Il avait profité d'un crescendo de l'orchestre pour m'appliquer ces deux cinglées, se doutant bien qu'on n'entendrait pas le cri que ne manquerait pas de m'arracher la surprise et la souffrance.

C'était, en effet, comme si la baguette avait cinglé la peau nue. Je souffris toute la soirée, qui dura trois heures, comme sous une morsure continue. Dans la voiture qui nous ramenait, je souffrais encore. Pourtant, je pus dormir. Mais pourquoi le maître de ballet m'avait-il frappée ? J'avais pourtant vu mes camarades plonger leurs regards dans la salle.

Il paraît qu'elles profitaient du moment où il était occupé à régler les entrées en scène. Mes bonnes petites camarades se gardèrent bien de m'avertir. Elles guettaient, du coin de l'œil, le moment fatal pour moi, riant de bon cœur à la pensée de ma surprise.

Le ballet continua. Je dus me tourner vers la scène et assister à la réédition de toutes les danses qu'on

avait répétées dans l'après-midi. Mais là-bas je n'avais pas le feu à la peau, et j'y avais pris un grand plaisir.

Bien qu'il n'y eût plus de danses au dernier acte, nous attendîmes, dans nos sorties de théâtre, la fin du spectacle, avant de monter dans les voitures closes qui nous attendaient dans la cour intérieure pour nous ramener à l'Institut. Je m'informai auprès de ma voisine du motif de cette attente.

— Tu le verras tout à l'heure.

Quand le spectacle fut terminé, on nous fit monter dans les voitures fermées qui nous ramenèrent à l'Institut. Nous laissâmes nos sorties de théâtre au vestiaire et l'on nous fit monter dans la salle de répétitions, éclairée à giorno, avec nos riches et brillants costumes de scène. Aux stalles d'orchestre, il y avait une brillante assistance, les dames étaient en tenue de soirée, c'étaient des spectatrices du théâtre.

On attendait la fin du spectacle pour leur permettre d'assister aux corrections des danseuses signalées par le surveillant qui prenait des notes dans les coulisses sur celles qui avaient pu commettre quelque maladresse, manqué un pas ou fait quelque autre peccadille. Il savait qu'il lui fallait un certain contingent tous les soirs et quand il ne trouvait pas assez de coupables, il en signalait à tort ou à travers. Les pauvres filles se seraient bien passées de cette distinction.

Je remarquai, au milieu de la salle, un billot de forme

ronde, matelassé avec un coussin devant, qu'on avait dû transporter là pendant notre absence. Je me demandais à quoi pouvait bien servir ce billot. C'était l'échafaud sur lequel on exécutait les coupables.

Le surveillant tenait une liste à la main. Sur un signe de la directrice, qui lui annonçait sans doute que la séance était ouverte, il appela « Daischa ». À l'appel de son nom, une grande fille brune de vingt ans que j'avais déjà remarquée dans le second quadrille, sortit des rangs, les pommettes rouges, la poitrine haletante, se dirigeant en tremblant vers l'échafaud.

Elle s'agenouilla sur le coussin. Une surveillante vint lui descendre son maillot. Puis elle se pencha en avant, le ventre appuyé sur le billot, les bras en croix. Sa jupe de soie rouge, soulevée par le jupon empesé, semblait une capote de cabriolet. Le corps formait ainsi un arc de cercle, la croupe très proéminente reluisait aux lumières.

Ce fut une des assistantes, la duchesse de B..., qui s'était prétendue mécontente de la danse, à qui l'on avait offert la correction de la danseuse, coupable de lui avoir déplu, qui vint la fouetter. C'était une femme de vingt-huit à trente ans qui était là avec M. le Duc, son noble époux. Ses grands yeux fauves lançaient des éclairs quand elle leva les cordes menaçantes sur cette chair aussi blanche que de la neige. Cette blancheur eut bientôt disparu. La grande dame prenait le plus

grand plaisir à rougir cette belle croupe blanche qui se tordait sous la douleur.

Quand elle fut au bas des fesses, maintenant pourpres, elle n'avait appliqué qu'une vingtaine de coups sur les trente-neuf qu'elle lui devait ; il lui en restait dix-neuf à distribuer. Elle reprit la promenade au bas des hanches, refaisant le voyage de haut en bas, mais cette fois avec une vigueur endiablée, tandis que, sans pousser un cri, la fustigée se démenait furieusement.

Quand les cordes eurent terminé leur excursion, la danseuse semblait avoir un caleçon rouge.

La duchesse regagna sa stalle, avec l'air de contentement d'une femme qui s'est bien vengée, et reçut les félicitations de ses voisins des deux sexes.

On fouetta ainsi une douzaine de malheureuses.

Le lendemain, c'était le troisième jour de mon enrôlement, je dus assister sans maillot, à la répétition. Seule, du reste, la danseuse qui avait reçu les trente-neuf coups de cordes de la duchesse, avait son maillot. Mon apprentissage devait commencer le jour même. Ayant pris place parmi les marcheuses, je suivis d'abord assez bien la cadence rythmée par le violon et la harpe. Mais, pour le retour, n'ayant pas l'habitude de marcher à reculons, je trébuchais à chaque pas, perdant la cadence. Arrivé au terme fatal, la directrice me fit pencher et m'appliqua deux coups sur la chair

nue, ce qui m'occasionna une cuisson affreuse.

— Voici, dit-elle, pour t'apprendre à marcher à reculons. Aujourd'hui, ce n'est rien, mais demain, tu seras servie comme les autres.

Je dus repartir chaque fois avec l'escadron volant, recevant régulièrement, à mon retour, deux coups de

de cordes bien sentis qui les cinglèrent au vol, n'importe où.

Je ne pris pas part à la répétition générale. Je restai au milieu d'un groupe de marcheuses.

Comme c'était le même ballet que la veille, l'apothéose se termina de la même façon, par une correction générale.



cordes secs. J'en eus en tout une douzaine.

Tous les groupes répétèrent ensemble pendant une demi-heure, durant laquelle il y eut une trentaine d'encouragées par quelques coups



Je deviens marcheuse
Le lieutenant aux Gardes
Vendue

Au bout de six semaines, j'entrai dans les marcheuses, laissant derrière moi des élèves qui étaient là depuis un an. Le premier soir, je sus ce que c'était que de se coucher sans souper. On venait de fouetter six danseuses, l'une après l'autre, sur le billot, quand le surveillant cria à haute voix :

— Mariska !

À l'appel de mon nom, que je ne m'attendais guère à

entendre, ne sachant pas quel méfait j'avais pu commettre dans le ballet, un frisson me passa par tout le corps et je me dirigeai en tremblant vers le pilori, entre les six danseuses fouettées.

Je dus m'agenouiller sur le coussin. Une surveillante me rabattit le maillot en un clin d'œil et me fit me pencher sur le billot. La directrice m'appliqua vingt-neuf coups de cordes qui voltigèrent sur ma chair nue avec l'habileté consommée et la vigueur qui rendaient la correction si douloureuse.

J'avais remué malgré moi, mais je n'avais pas poussé un seul cri, par un effort de volonté surhumaine, ne voulant pas servir de risée aux grands seigneurs qui venaient avec leurs dames, après le théâtre, se régaler de cette gigue supplémentaire, si alléchante aux lumières, et qui riaient à se tordre quand les fouettées se secouaient furieusement et criaient comme des brûlées.

On ne me fit pas m'agenouiller après ma fustigation, bien qu'il y eût de la place auprès de mes compagnes de torture, mais, sans doute en qualité de nouvelle venue, tout près de la rampe.

Je dus me coucher toute seule, attendant dans mon lit mes compagnes de dortoir. J'endurais une telle souffrance, que mon énergie m'abandonna. Sans témoins, je pus donner libre cours à mes larmes et ne cessai de pleurer que quand mes camarades vinrent se coucher. Mais j'étais étendue sur le ventre et elles ne pouvaient voir mes yeux rougis de larmes.

J'eus un mal d'estomac affreux toute la nuit. On dit que qui dort dîne ; je n'eus pas cette ressource et mon insomnie dura jusqu'au matin.

Quatre jours après, je dus de nouveau venir parader sur le billot. Bon ! pensai-je, encore une nuit sans souper. Je reçus vingt-neuf coups de cordes.

Quand on délivra mes compagnes, on me conduisit dans un appartement où je me trouvai en présence d'un

jeune lieutenant des Gardes. Et cette fois, je soupai, mais ne dormis pas davantage.

Pendant deux années, je passai par tous les grades, encouragée par les cordes et le martinet. Il n'y avait guère de semaine, où je n'eusse à donner quelque ballet avec la douleur cuisante de la cravache ou de la baguette.

Quand je fus dans les premières danseuses, j'avais acquis une souplesse et une agilité qui me permettaient de danser d'une façon impeccable. Cela ne m'empêchait pas de recevoir de temps en temps vingt-neuf coups de cordes à la fin de la répétition générale, et ces fustigations étaient suivies d'orgies obligatoires. La plupart du temps, on le devine, j'étais fouettée sans motif plausible, simplement pour augmenter le plaisir des débauchés qui m'avaient retenue.

Cinq ans se passèrent ainsi. J'avais vingt et un ans, mon contrat était fini. J'attendais cependant sans trop d'impatience qu'on vînt me réclamer. Si je ne redoutais pas la fêrule de mes maîtres à l'égal des corrections de l'Académie, je savais que je n'aurais plus là-bas les distractions auxquelles je m'étais accoutumée.

Enfin, un jour, on me dit de faire mes paquets. J'emportai mes vêtements de ville, mais je dus laisser mes costumes de danse, qu'on gardait quand on renvoyait les danseuses, à

l'exception d'un seul qu'on leur laissait emporter.

Un coupé attelé de deux chevaux m'attendait à la porte de l'Institut. Le cocher descendit de son siège pour prendre mon petit paquet avec lui. C'était la première fois, depuis cinq ans, que je respirais l'air de la rue ; je l'aspirai à pleins poumons.

je n'avais jamais vues. Où me conduisait-on ?

Le voyage dura une demi-heure. Il me semblait cependant que dix minutes seulement s'étaient écoulées depuis ma sortie de l'Institut, tant j'avais été distraite par le spectacle des rues.

Le cocher descendit de son siège, monta les marches



Je montai donc dans ce coupé dont les glaces étaient dépolies, ce qui me permettait de voir. Quel plaisir ce fut pour moi de regarder à droite et à gauche toutes les rues où j'avais passé tant de fois, mais que

d'un perron, poussa un bouton et revint sur son siège. La porte s'ouvrit. Une femme d'une quarantaine d'années, aux traits durs, qui devait remplir dans la maison les fonctions de

gouvernante, parut sur le perron.

Elle descendit les degrés du perron, ouvrit la portière, me saluant d'un signe de tête comme si elle était muette. Elle prit mon petit paquet, et, me montrant le chemin, elle monta les marches devant moi. Elle me conduisit à travers un dédale de corridors à une porte où elle entra.

— Entrez ! cria une voix mâle.

J'entrai, la femme qui m'avait amenée referma la porte derrière moi.

Un homme d'un certain âge était assis dans un fauteuil. Il m'examina des pieds à la tête.

— Mariska, dit-il enfin, je t'ai achetée à tes maîtres. Tu es mon bien, mon esclave, tu m'appartiens et tu seras traitée comme une serve, tu m'obéiras sans rembourner dans tout ce que je te commanderai. Je t'ai vue plusieurs fois en scène et tu m'as parue propre aux fonctions auxquelles je te destine.

Je me suis informé de la durée du contrat qui te liait à l'Institut de danse, et quand j'ai su que les cinq ans étaient près d'expirer, je me suis empressé d'aller offrir de toi un bon prix à tes maîtres, ne voulant pas laisser échapper ce trésor qui doit me rapporter doublement.

Ce vieux barbon avait un joli petit escadron de danseuses qu'il louait à des théâtres qui ne pouvaient se payer un ballet. Il faisait aussi les fêtes publiques et les foires de Nijni-Novgorod. Il en retirait un joli bé-

néfice, mais ce n'était rien à



côté du prix qu'il retirait des débauchés auxquels il louait également, mais pour d'autres danses, les jolies filles achetées par lui.



Plaisirs d'amour
L'amant généreux
La fouettée
devenue fouetteuse

Nous venions un jour de danser un ballet, quand le directeur vint me dire qu'un client me demandait au salon. Je pensais que c'était quelque fâcheux, un débauché quelconque qui allait me voler cruellement les instants de repos que j'aurais pu goûter. Puis, cette perspective d'être fouettée ne me souriait guère, car tous ceux qui se servaient de nous ne le faisaient jamais sans nous assouplir au préalable par des coups donnés, soit avec les mains,

soit avec un instrument de correction quelconque.

Pensez quelle fut ma joie quand je me trouvai face à face avec ce jeune officier aux Gardes avec lequel j'avais goûté des joies interdites d'habitude aux serves, les joies presque du parfait amour.

Il était lui-même si heureux de me retrouver qu'il me dit qu'avant peu j'aurais motif d'être satisfaite de lui et me pria de lui envoyer mon directeur, qu'il avait besoin de lui parler.

Que se passa-t-il entre ces deux hommes ? Je ne sais. Mais ce que je sais bien, c'est qu'un coupé de maître vint me prendre deux heures après leur entrevue.

J'avais mis, par ordre, mon costume de ville comme pour une promenade à la campagne. Le coupé m'amena hors de la ville, dans un petit parc au milieu duquel était un petit chalet. Je me doutais bien un peu du nom du locataire. C'était, en effet, l'officier qui, pour m'avoir à lui seul, m'avait achetée, un bon prix paraît-il, à mon directeur.

— Mariska, me dit-il, tu es mon esclave, tu m'obéiras comme un caniche obéit à son maître, ou gare la cravache, et il fit siffler l'air avec son terrible fouet de cheval, mais ses regards démentaient ses paroles.

Il n'avait jamais eu une esclave aussi soumise, aussi passionnée, aussi ingénieuse à satisfaire tous ses caprices de voluptueux, prenant du plaisir à se laisser fouailler quand c'était son caprice, à sentir ses crocs s'enfoncer dans sa chair. C'était mon dieu, je l'adorais à genoux. N'était-ce pas lui qui m'avait tirée de la fange ?

Nous restâmes quinze jours dans ce chalet qui, pour moi maintenant, était comme l'antichambre du paradis. Puis, son congé expiré, il m'amena dans sa nouvelle garnison, qui était Saint-Petersbourg. Seulement, il ne me garda pas chez lui. Il m'avait fait meubler un petit appartement dans les faubourgs. Il venait de temps en temps de jour et quelquefois de nuit, quand son service le lui permettait. J'avais une femme de ménage qui prenait soin de mon appartement et de mon

linge. Elle couchait à l'extrémité du corridor, dans une chambre avec laquelle je communiquais à l'aide d'une sonnerie électrique. Il la payait grassement pour qu'elle prît bien soin de moi. On nous montrait les repas d'un restaurant voisin, bien qu'il y eût chez moi tout le confort d'un ménage.

Cette existence délicieuse dura près d'un an. Vers la fin, il venait plus rarement, il allait se marier. Je me demandais ce que j'allais devenir. J'étais assez inquiète à la pensée du sort qui m'attendait, mais je dissimulais du mieux que je pouvais mes inquiétudes.

Mon amant me réservait la plus agréable des surprises. Ce ne sera pas assez de toute mon existence pour le remercier. Il me donna la liberté. Je fus tellement émue par cette annonce, que je ne pus même balbutier un merci. Il me vit pâlir, me retint dans ses bras où je perdis connaissance. Je revins cependant à moi assez vite sous ses caresses passionnées.

Nos adieux, pendant deux heures, furent du délire. Quand il s'en alla, il laissa sur la table une enveloppe non cachetée et une bourse. L'enveloppe contenait mon acte officiel d'affranchissement ; la bourse, une fortune pour moi, mille roubles en or et en papier.

Un instant après, j'aperçus une lettre sur la table de nuit. Elle était cachetée à son chiffre et contenait une prolongation du bail de son appartement pour un an et l'engagement d'envoyer

pendant tout ce temps le règlement des gages de ma femme de chambre, ainsi que de la pension au restaurant.

Cet officier était riche, il est vrai, mais quel homme assez généreux pour affranchir une serve qu'il avait achetée, qu'il pouvait revendre un bon prix pour s'indemniser, eût poussé la générosité jusqu'à lui donner une petite fortune, un abri pour un an, le gîte et le couvert ? Oh ! je le bénirai toute ma vie.

Après avoir vécu quelque temps sur les fonds que m'avait laissés ce bienfaisant ami, je me cherchai une occupation rémunératrice. Je donnai d'abord des leçons de danse qui me rapportèrent de jolis bénéfices. Ma réputation s'était faite bien vite. Ma peau était désormais à l'abri des verges et de la nagaïka, j'étais maintenant du côté du manche. J'avoue que j'étais devenue une enragée foueteuse. Quand j'avais deux élèves à corriger, la seconde était sûre de se relever avec une croupe plus rouge que celle de sa camarade, mon ardeur à frapper s'augmentant par l'exercice.

Quelques dames me faisaient venir le matin à domicile donner des leçons de souplesse à de jeunes serves, sous leurs yeux et le plus souvent en présence de l'époux et des jeunes maîtres, filles et garçons. Je me servais de l'instrument qu'on me mettait en main et qui variait à l'infini : martinet de cuir, de cordes, verges, balais de brandes, rotin, cravache, etc., pour

fustiger les jeunes filles dont on me confiait la correction.

J'eus quelques bonnes fortunes pendant que j'exerçais mes fonctions de maîtresse de danse. Il faut avouer cependant que si elles me rapportèrent, elles eurent pour résultat de me rappeler les souvenirs cuisants de mes jeunes années. L'amour, dans ce pays, a toujours le fouet à la main.

Un an après mon émancipation, grâce aux largesses de mon libérateur, à mes leçons bien payées, je pus monter un corps de ballet à mes frais.

Je m'installai dans une maison spacieuse d'un faubourg de la ville, une maison isolée de la rue, entre cour et jardin. J'avais fait choix de vingt-cinq danseuses, toutes jolies, et les avais louées pour un an avec la faculté de les acheter à la fin du contrat, à un prix fixé d'avance, si elles faisaient mon affaire.

J'avais un maître de ballet qui venait pour les répétitions, qui réglait les divertissements et conduisait les danseuses au théâtre. Il ne logeait pas dans la maison ; je voulais garder ma liberté pleine et entière chez moi.

J'avais deux aides, deux surveillantes, une cuisinière et une souillon qui l'aidait, un cocher et un jeune groom qui conduisaient mes pensionnaires au théâtre dans deux grands omnibus. Tous ces domestiques, loués par moi, étaient susceptibles de recevoir le fouet, même le cocher, un gaillard de vingt-six ans. Pour me conduire au théâtre et m'en ramener, ainsi que pour toutes mes courses en ville, j'avais un coupé de remise, loué au mois, qui se tenait à ma disposition de midi à minuit.

Un soir, mon cocher d'omnibus s'enivra de si abominable façon que je dus le faire remplacer par un cocher de place. Le lendemain, je le fis monter à la cuisine, où je lui reprochai son ivrognerie devant tout le personnel féminin. Comme il me voyait un martinet de cordes dans la main, il se douta de ce que serait la conclusion de mon discours. Et, de fait, devant tout le monde, je lui donnai la plus belle fessée que j'aie jamais appliquée.

C'est ainsi que je me faisais la main, et bientôt, dans tout Pétersbourg, il n'y eut plus de fille ou de serve qui ne connût la vigueur et la sévérité de madame Mariska.



Plaisir d'offrir, joie de recevoir, la flagellation, antique pratique punitive, peut aussi se révéler être un échange érotique particulièrement apprécié de ses amateurs et amatrices.

“Le jour où j’entrai dans les jouets animés de la jeune barine, comme je lui étais offerte en présent par ses parents pour sa fête, on m’apporta étendue dans une grande corbeille de fleurs, tenant dans ma main droite un martinet de cuir. On me déposa à ses pieds ; je dus m’agenouiller devant ma jeune maîtresse et baiser la pointe de ses souliers, en signe d’humilité, en lui offrant le martinet, épée de Damoclès suspendue... au-dessus de nos croupes.

Pour m’en faire connaître l’usage sans plus tarder et m’en faire apprécier la saveur, elle me fit trousser par une des grandes filles qui étaient à son service et m’appliqua cinq ou six coups vigoureux dont ma peau ressentit cruellement la cuisson. Je commençai donc de suite à apprécier les douceurs du fouet. Ce n’était cependant qu’un prélude indulgent ; je m’en aperçus le lendemain.”

